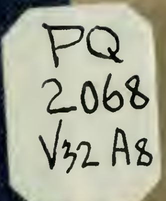
Vieiilard de Boismartin,
Antoine
Almanzor



ALMANZOR,

TRAGÉDIE.

Par M. VIEILLARD-DE-BOISMARTIN.

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de Rouen, le 2 Juillet 1771.

Me quoque Parnassi per lubrica culmina raptat
Laudis amor.

Van. Præd. Rust. lib. prim.



A ROUEN,

Chez BEHOURT, Libraire, rue Grand-Pont, au coin de celle du Fardeau.

M. DCC. LXXII.



PERSONNAGES.

THÉOPOMPE, Empereur de Biſance.

ALMANZOR, fils de Théopompe, mais inconnu.

FATIME, amante d'Almanzor.

ORCAN, Muſulman réfugié à Biſance.

OSMIN, confident d'Orcan.

CRISPE, confident de l'Empereur.

ZAIDE, confidente de Fatime.

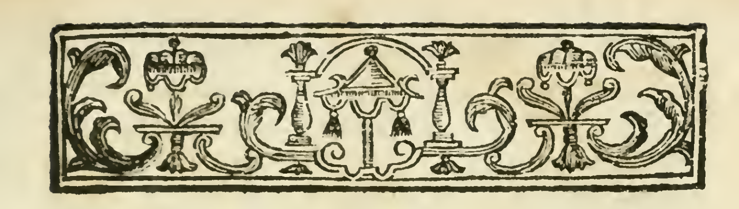
UN OFFICIER.

GARDES.

PEUPLE.

La Scène eſt à Biſance, aujourd'hui Conſtantinople.

L'époque du temps des Croiſades.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MGR. LE PRINCE DE MONACO.

MONSEIGNEUR,

C'eſt une ſatisfaction bien grande pour moi, de pouvoir offrir à votre Alteſſe un Ouvrage applaudi par le Public ; mais quelque flatteur que ſon ſuccès ait été à la repréſentation, quelque accueil que le Lecteur daigne lui faire, rien ne m'affectera jamais plus ſenſiblement que la permiſſion que vous m'avez accordée de le faire paraître ſous vos auſpices.

Ce ſerait ſans doute ici le lieu de placer l'Éloge de vos illuſtres Aïeux à côté du vôtre, de développer aux yeux de la France les connaiſſances profondes de votre eſprit; les rares & ſublimes qualités de votre cœur, & ces vertus qui impriment le reſpect & l'admiration dans l'ame de tous ceux qui vous approchent. Mais quelle entrepriſe pour moi qu'un pareil Eloge! & que pourrais-je dire d'ailleurs qui ne mît tous mes Lecteurs dans le cas de me répondre: « Vous avez répété ce que tout le monde » avoit entendu cent fois, ce que nous avons vu » nous-mêmes dans mille occaſions. » Daignez donc approuver mon ſilence, & recevoir les aſſurances du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

De votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
VIEILLARD-DE-BOISMARTIN

A MADAME

PRÉVOST,

ACTRICE,

Qui a joué dans la Tragédie d'Almanzor le Rôle de Fatime.

SI mon ſort moins infortuné
Ne m'eût triſtement confiné
Dans un maudit laboratoire,
D'où l'on a proſcrit Apollon
Avec les filles de mémoire,
Certes ſur mon dur violon
Je vous raclerais quelque hiſtoire,
Ou plutôt ſur un aigre ton
Je chanterais à votre gloire
Quelque diſcordante chanſon.

Oui, Madame, je me ferais un plaiſir de vous rendre le même hommage que Voltaire offrait à la jeune Gauſſin. Tendre, noble, touchante comme elle, vous mériteriez, comme elle, que le même Chantre fît publiquement l'Eloge de vos talens. Qui pourrait mieux que lui les célébrer ? Les grands talens veulent être chantés par les grands hommes.

Par quel art celle qui me faiſait tendrement ſourire dans Zénéïde, m'arrache-t-elle des larmes dans Tancrède ? comment cette ſimple ingénuité peut-elle ſe rencontrer avec tant de grandeur & de tendreſſe dans un

même individu ? Oui, si ces Peintres fameux des faiblesses & des passions du cœur humain,

> Pouvaient abandonner ces lieux,
> Où les loix du destin rassemblent
> Les vrais Amis, les demi-Dieux,
> Et les Beautés qui vous ressemblent,

nous les verrions se mêler parmi nous, & joindre leurs applaudissemens à ceux de tous vos Spectateurs.

Voltaire lui-même, ce grand homme, la lumière de notre siècle, viendrait admirer vos talens, si, moins jaloux de son Château, il pouvait se résoudre à venir voir des hommes qui n'ont pas assez connu son cœur. Mais qui pourrait peindre les qualités du vôtre ? Pour moi je ne tenterai point une pareille entreprise. Il faut bien se garder de copier le tableau d'un grand Maître, quand on se sent dans l'impossibilité d'égaler son modèle.





ALMANZOR,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORCAN, OSMIN.

OSMIN.

OUI, Seigneur, en ces lieux le brave Argant s'avance,
Il vient sur ces remparts assouvir sa vengeance,
Et soumettre un pays qui tremblerait sous lui,
S'il ne se fût privé de son plus ferme appui;
Vous pouvez partager sa grandeur & sa gloire,
Un éternel oubli n'a point de sa mémoire
Effacé vos vertus, & ces exploits fameux,
Dont vos mains mille fois ont étonné nos yeux.

ORCAN.

Je veux le croire, Osmin, sans doute Argant regrette,

Un bras dont la valeur peut venger sa défaite ;
La perte d'un appui qu'il s'est lui-même ôté,
Lui fait de mon secours sentir l'utilité...
La Patrie à mes yeux est sans cesse présente ;
Mais d'un affront sanglant la plaie encor récente
Nourrit ma défiance & mes justes soupçons :
Toi-même juges-nous, & pese mes raisons.
Près du trône des Rois, conduit par la victoire,
Je me voyais, Osmin, au comble de la gloire ;
De nombreux Courtisans sans cesse environné,
J'imprimais ma grandeur sur leur front consterné ;
Mais jusqu'au pied du trône attaqué par l'envie,
Par d'indignes rivaux je vis noircir ma vie ;
Ceux même qu'attirait mon rang & ma faveur,
Presserent par leurs cris ma chûte & mon malheur,
Je me vis immoler à leur lâche poursuite :
Telle est des Souverains l'ordinaire conduite,
Et peut-être...

OSMIN.

Son cœur ne vous est pas connu.
Contre vos ennemis désormais prévenu,
Pour prix d'une amitié constante, inaltérable,
Il vous offre un appui solide, inébranlable ;
D'ailleurs en combattant, en suivant ses Drapeaux,
Vous placez votre nom parmi ceux des Héros :
Vous pouvez au Sultan vous rendre formidable ;
Et si de vos exploits un oubli condamnable,
Lui faisoit quelque jour négliger son appui,
Le bras de son vengeur peut s'armer contre lui ;
Mais de l'occasion saisissez l'avantage.
Le frere du tyran, Comène, dont la rage
Obligea l'Empereur d'éloigner de sa Cour
Un fils infortuné, l'objet de son amour,
Luttant plus que jamais contre un joug qui l'offense,
Appelle dans son cœur les jours de la vengeance :
Il peut faciliter le triomphe d'Argant,
Et mériter ainsi l'honneur qui vous attend.

ORCAN.

Commène, me dis-tu, se souleve & conspire ?

Quel rapport, quels discours ont donc pu t'en instruire?

OSMIN.

Il conspire; & vous seul feignez de n'en rien voir?
Souvent dans ses regards j'ai lu son désespoir;
J'ai sondé de son cœur la profonde blessure;
Sur-tout il ne peut voir, sans un jaloux murmure;
Ce généreux Guerrier, dont l'heureuse valeur
Défendit ces Etats contre un Sultan vainqueur.

ORCAN.

Je connais Almanzor: défenseur de l'Empire,
Lui seul peut le sauver, lui seul peut le détruire;
Il peut...

OSMIN.

En vain, Seigneur, on voudrait s'en flatter,
Je sais trop de sa part sur quoi l'on doit compter:
Il ne trahira point un Prince qu'il révère,
Que sans doute il chérit, dont la main tutélaire
Se plut à l'elever au sein de la grandeur;
Mais s'il ne veut s'armer contre son bienfaiteur,
En forçant l'Empereur à proscrire sa tête,
On peut du moins d'Argant assurer la conquête.

ORCAN.

Comment? par quel moyen?

OSMIN.

Vous savez quelle ardeur
L'amour depuis long-temps alluma dans son cœur,
Pour cet aimable objet, cette jeune Etrangere,
Qui compte pour Aïeux ces vainqueurs de la terre,
Ces fiers Patriciens, qui jadis à cent Rois,
Au nom d'un peuple libre ont annoncé des loix;
Il vous a confié le feu qui le dévore;
Vous savez qu'il est cher à celle qu'il adore...

ORCAN.

Eh bien?...

OSMIN.

Ce même objet de ses plus tendres feux;
De l'Empereur aussi possède tous les vœux...

ORCAN.

Et sur quoi juges-tu?

OSMIN.

Depuis que dans Biſance
J'ai des ſecrets de Cour acquis quelque ſcience ;
D'un œil plus curieux j'obſerve l'Empereur ;
Tout m'annonce chez lui le trouble de ſon cœur ;
Je l'ai vu quelquefois entretenir Fatime,
Et quoiqu'il affectât un maintien magnanime,
Il fléchit, il gémit ſous le joug amoureux.

ORCAN.

Mais comment d'Almanzor a-t-il trompé les yeux ?

OSMIN.

Almanzor tranſporté d'une amoureuſe ivreſſe,
Ne deſire, n'entend, ne voit que la Princeſſe,
Et ſes regards toujours ſombres, ou ſatisfaits,
Semblent fixer ſant ceſſe, ou chercher ſes attraits ;
L'Empereur parlera moins en Amant qu'en Maître ;
Fatime à ſes tranſports réſiſtera peut-être ;
Ses refus l'aigriront ; Almanzor irrité,
En croira trop, ſans doute, un amour emporté,
Et je prévois qu'enfin ſes feux pourront lui nuire.

ORCAN.

Il ſuffit, cher Oſmin, je dois auſſi l'inſtruire...
Mais voici l'Empereur, ſortons ; en d'autres temps
Je pourrai t'éclaircir des ſecrets importans...

SCENE II.

ALMANZOR, L'EMPEREUR, ORCAN, GARDES.

L'EMPEREUR.

DEmeurez, brave Orcan, votre zèle ordinaire,
Ici plus que jamais peut m'être néceſſaire ;
Par un zèle conſtant attaché près de moi,
Je ſais combien je puis compter ſur votre foi.
(*A Almanzor.*)
Je ne vous dirai point pourquoi je vous deſire ;
La grandeur des dangers qui menacent l'Empire,

Vous dit aſſez quels ſoins occupent mon eſprit.
Ces fiers Enfans du Nord, que la haine conduit,
Plus nombreux que jamais, déſertant leurs montagnes,
Sous les drapeaux d'Argant inondent nos campagnes.
Déja pluſieurs Cités ont paſſé ſous ſes loix,
Le Danube ſoumis obéit à ſa voix,
Et Biſance aujourd'hui de toutes parts preſſée,
D'un Siége inévitable eſt encor menacée:
J'ai prévu ces malheurs, & trop certain qu'Argant
Ne ménagerait rien contre un voiſin puiſſant,
Qui toujours ennemi d'une ſecte profane,
A bravé juſqu'ici la rage Muſulmane,
J'ai cherché les moyens de prévenir les coups
De ce fier ennemi prêt à fondre ſur nous:
Mais vous connaiſſez trop de quelle perfidie
J'ai moi-même à défendre & mon trône & ma vie;
Expoſé ſans relâche aux perfides complots
D'un frere ambitieux, jaloux de mon repos,
Dont jadis la fureur obligea ma ſageſſe
A me priver d'un fils dont la tendre jeuneſſe
A ſuccombé depuis dans le choc des combats,
J'ai gardé près de moi tous ces braves Soldats,
Dont par mille beaux faits la valeur conſacrée
Aurait de mes Etats pu défendre l'entrée;
Et tous nos Forts privés de ce ſecours puiſſant,
Ont vu ſur leurs remparts arborer le Croiſſant.
Ma prudence, il eſt vrai, des Champs de la Crimée,
A depuis quelques jours rappellé mon armée;
Mes Couriers ont volé, des remparts de Teſſis,
Et du pied du Caucaſe, aux bords du Tanaïs;
Des plaines par le Tigre & l'Euphrate arroſées,
Mes ordres ont mandé mes Troupes diſperſées.
J'appelle à mon ſecours ces peuples aguerris,
Comme nous du Croiſſant éternels ennemis,
Qui des bords de la Seine & des rives du Tage,
Aux champs Iduméens ſe ſont fait un paſſage;
Mais d'un ſiége aſſuré le danger trop prochain,
Ne permet pas d'attendre un ſecours incertain.
Ne comptons que ſur nous, & voyons qui nous ſommes;

Souvent peu de ſoldats ont vaincu beaucoup d'hommes :
Qu'importe contre nous l'univers en fureur ?
La force d'un Guerrier n'eſt que dans la valeur.
Dans les mers du Boſphore éteignons une guerre,
Dont les feux rallumés embraſeraient la terre.
(*A Almanzor.*)
J'attends tout d'un héros, dont le bras triomphant
A ſoutenu deux fois mon trône chancelant.
(*A Orcan.*)
Et vous, dont je connais le zèle & la prudence,
Vous reſterez ici près de moi dans Biſance;
On parle de révolte & de ſédition,
Le peuple ſe diſpoſe à la rebellion;
Commène l'enhardit, & jaloux de mon trône,
Il prétend de mon front arracher la couronne.
Je vois de ſa fureur les reſſorts odieux,
Je conçois ſes projets; cet eſprit orgueilleux,
A ramper ſous mes loix, ne pouvant ſe réſoudre,
Sur mon trône ébranlé veut allumer la foudre;
Mais enfin, pour punir ſes criminels deſſeins,
Le ciel a dépoſé ſon pouvoir en mes mains;
Il peut ſervir ma haine, & ma juſte colere
Punirait ſans regret un traître dans mon frere.
Je vais avec Fatime aujourd'hui partager
Ce trône & ces honneurs qu'il prétend m'arracher.
Ce n'eſt pas l'amour ſeul qui conclut l'hyménée,
Dont ma main va ſerrer la chaîne fortunée;
J'aigris un frere ingrat, j'irrite ſon orgueil,
A ſa témérité je préſente un écueil;
Cet hymen à ſes vœux ôtant toute eſpérance,
Il briſera ce joug qui l'indigne & l'offenſe;
Et, pour executer ſes criminels projets,
Il tentera la foi de mes meilleurs ſujets.
C'eſt-là que je l'attends; la foudre eſt toute prête,
Un mot, un ſeul regard l'attire ſur ſa tête.
(*A Orcan.*)
Vous, cependant veillez ſur les ſéditieux,
Arrêtez leurs complots, ayez ſur tout les yeux.

(*A Almanzor.*)
Et vous, jeune Héros, dont l'audace intrépide
A domté les efforts d'un Etranger avide,
Allez dans les combats, par de nouveaux exploits,
Aux yeux du monde entier, justifier mon choix.
Je n'ai point oublié que ma reconnaissance
A vos travaux déja doit une récompense :
Je vous donne ma fille, & je veux à l'Autel
Vous unir dès ce jour par un nœud solemnel ;
De son consentement le mien doit vous répondre.

ALMANZOR.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre ;
En exposant mes jours, en défendant l'Etat,
J'ai rempli mon devoir, c'est celui d'un soldat ;
Je n'ai point recherché ce superbe avantage,
La naissance....

L'EMPEREUR.

Je veux réparer son outrage :
Vos glorieux exploits suffisent à mes yeux,
Et la vertu chez vous me tiendra lieu d'aïeux ;
Je veux bien aujourd'hui vous accepter pour Gendre,
A mon empressement c'est à vous de vous rendre ;
Je vais à la Princesse annoncer son destin ;
Vous, disposez Fatime à recevoir ma main.

SCENE III.

ORCAN, ALMANZOR, OSMIN.

ALMANZOR.

Quoi ! le cœur consumé du feu qui me dévore,
Je pourrais renoncer à l'objet que j'adore,
Et dans son tendre cœur, d'un vain espoir flatté,
Enfoncer le poignard de l'infidélité !
Non ; d'un forfait si noir mon ame est incapable ;
Fatime à mes regards sera toujours aimable....

(*A Orcan, qui feint de s'éloigner.*)
Ah! cher ami, demeure; en quels affreux momens
Veux-tu te dérober à mes embraſſemens?
Jamais, depuis le jour où mon malheureux pere
Vit borner par la mort ſa pénible carriere,
Un trait ſi dechirant n'avoit percé mon cœur;
Je gémis dans ton ſein du poids de mon malheur.
O toi qui lus toujours les ſecrets de mon ame,
Toi qui connais l'amour qui me brûle & m'enflamme,
Juge de mon tourment par l'excès de mes feux!

ORCAN.

Seigneur, les pleurs ſont prêts à couler de mes yeux.
Dans le fond de mon cœur que ne pouvez-vous lire!
Vous verriez quel chagrin le perce & le déchire,
D'une cruelle plaie en ſecret dévoré,
Rien n'égale l'horreur dont je ſuis pénétré.
Mais, Seigneur, votre mal eſt-il donc incurable?
L'Empereur vous doit tout, & ce bras redoutable
Peut ſeul de ſes Etats maintenir la ſplendeur;
Voudra-t-il contre lui tourner ſon défenſeur?
Croyez, dès qu'il ſaura l'amour qui vous engage,
Que lui-même à vos feux donnera ſon ſuffrage...

ALMANZOR.

Tu l'eſperes en vain, je connais ſon humeur,
Et de ſon cœur altier l'inflexible rigueur;
Dès qu'il a ſecoué la gêne du ſilence,
Tu le verras, pour vaincre, uſer de violence:
Et moi qui, de l'amour eſclave gémiſſant,
Brûle plus que jamais de ſon feu pénétrant,
Qui ne veux rien céder à ſa grandeur ſuprême,
Je prévois des malheurs dont je frémis moi-même....

ORCAN.

Faut-il braver pour vous l'univers réuni?
Commandez & j'y vole....

ALMANZOR.

Ah! trop fidèle ami,
Que ne puis-je payer de ce jour qui m'éclaire
Ce tendre attachement ſi doux dans ma miſere!
Oui, c'eſt dans les revers d'un deſtin rigoureux,
Que l'on ſent tout le prix d'un ami généreux;

Mon malheur eſt moins grand, ſi ton cœur le partage;
Je vais, ſûr de ta foi, plein d'un nouveau courage,
M'occuper déſormais des moyens précieux
D'aſſurer, malgré lui, le ſuccès de mes feux....

SCENE IV.

ORCAN, OSMIN.

ORCAN.

DEmeure, cher Oſmin; mon amitié ſincere
De mes ſecrets ſouvent t'a fait dépoſitaire,
Et je crois aujourd'hui pouvoir te confier
Des projets dont mon cœur s'occupe tout entier;
Mais, avant d'en venir à cette confidence,
Ne me déguiſe rien, parle avec aſſurance;
Dis-moi, ſens-tu toujours cette même fureur,
Qui tantôt de ma haine accuſait la lenteur?

OSMIN.

Dans mes deſſeins, Seigneur, je ſuis inébranlable;
Je conſerve à Biſance une haine implacable;
Ces ſtériles égards & cet accueil ſerein
N'ont mis à mon courroux qu'un inutile frein.

ORCAN.

Et ce jeune Almanzor, dont la main protectrice...

OSMIN.

A ſes vertus, Seigneur, je dois rendre juſtice;
Mais puiſque de Biſance Almanzor eſt l'appui,
Je ne le connais plus que pour mon ennemi.
Vous-même, voyez-vous avec indifférence
De ce Guerrier ſur vous l'injuſte préférence?
Pouvez-vous voir, Seigneur, ſans un jaloux dépit,
Tomber votre pouvoir, & croître ſon crédit?
Ces titres, ces honneurs, dont une main peu ſage
Couronne des ſuccès que le haſard partage,
Tandis que dans ces murs vous reſtez dédaigné,
Ne révoltent-ils point votre cœur indigné?

On méprise un Héros, pardonnez à mon zèle,
D'un trop juste dépit l'expression fidèle ;
Mais je ne croirai point qu'un accueil affecté
D'un Guerrier tel que vous contente la fierté.
Ah ! ce n'est pas ainsi qu'un Roi plus magnanime
Eût payé les vertus d'un Héros qu'il estime.
Tout ce qui peut tenter un cœur ambitieux,
Serait venu chercher un Guerrier généreux,
Dont l'active valeur, la sagesse profonde,
Lui pouvait applanir la conquête du monde.
Si les cris de l'envie & l'importunité
Surprirent une fois sa sévère équité,
Dès que la vérité, perçant la nuit obscure,
Eut de vos ennemis confondu l'imposture,
Par combien de regrets n'a-t-il point effacé
Un Arrêt que son cœur n'a jamais prononcé ?
Je vous l'ai déja dit : oui, Seigneur, il vous aime ;
Près de vous en ces lieux envoyé par lui-même,
J'espérais arracher à ce triste séjour
Un ami dont ses vœux pressent l'heureux retour.

ORCAN.

Eh bien, si le hasard offrait à la vaillance
Les moyens assurés de lui livrer Bisance....

OSMIN.

Au prix de tout mon sang, Seigneur, j'acheterais
L'heureuse occasion....

ORCAN.

Ecoute, tu connais
Quel Oracle fameux, aux Enfans du Prophète,
De l'Asie & du Monde a promis la conquête ;
Les temps sont arrivés, nous touchons à l'instant
Qui doit voir s'accomplir cet Oracle important.
Du Midi jusqu'au Nord, du Couchant à l'Aurore,
Vois la terre soumise au culte que j'honore,
Les descendans d'Omar se frayer des chemins
Vers les climats brûlans des peuples Africains,
La Sicile tremblante, & l'Espagne moins fière,
Sous le joug Musulman baisser sa tête altière ;
Des rives du Jourdain vois les heureux vainqueurs

Y porter notre culte, & nos loix & nos mœurs.
Des bouches de l'Indus aux mers hyperborées,
Vois les peuples d'Aſie, & leurs vaſtes contrées,
Aſſervis ſous les loix d'un peuple conquérant,
Reſpecter comme nous l'Empire du Croiſſant.
Tout a ſubi ſon joug. Seul au milieu du monde,
Inébranlable au choc de l'orage qui gronde,
Cet Empire indomté, ferme en ſes fondemens,
Brave encor les efforts des vainqueurs Muſulmans;
Il faut pour l'accabler, qu'une main invincible
Frappe ſans différer un coup ſûr & terrible.
Oui, je veux qu'Almanzor, dans ſon emportement,
De ma gloire aujourd'hui ſoit l'utile inſtrument;
Qu'après avoir du Trône aſſuré la ruine,
Il reçoive la mort que ma main lui deſtine.

OSMIN, *avec tranſport.*

Quoi! vous, de ſes vertus conſtant admirateur,
Vous l'heureux confident des ſecrets de ſon cœur,
Chargé de ſes bienfaits, comblé de ſon eſtime,
Croirai-je qu'à ce point la fureur vous anime?
Des malheurs d'Almanzor vous ſeriez l'artiſan?...

ORCAN.

Tu connais mal, ami, le cœur d'un Courtiſan,
Si tu crois que la voix de la reconnaiſſance
Etouffe dans ſon ſein les cris de la vengeance.
Va, j'ai ſu dès long-temps ſourdement préparer
L'inévitable piège où je vais l'attirer.
Mais connais-tu celui que je deſtine au crime,
Dont j'emprunte la main pour entr'ouvrir l'abîme?
Sais-tu que ce Guerrier reçut ici le jour
Du Rival dont les feux traverſent ſon amour?

OSMIN.

Que dites-vous, Seigneur? ma ſurpriſe eſt extrême.
Quoi donc! ſe pourrait-il? Almanzor?

ORCAN.

Oui, lui-même...

OSMIN.

Juſte Ciel! Mais comment avez-vous pénétré
Ce ſecret important, du Roi même ignoré?

Par quel moyen...

ORCAN.

Tu ſais comment la calomnie
Des poiſons de ſa bouche ayant noirci ma vie,
J'abandonnai la Cour & les Etats d'Argant :
Arbace me reçut, m'accueillit dans ſon Camp.
C'eſt là que ce Guerrier, défenſeur de Biſance,
Sous le nom d'Almanzor élevé dès l'enfance,
Pour la premiere fois vint s'offrir à mes yeux.
Déja plus d'un combat, d'un triomphe fameux,
De l'immortalité lui traçait la carrière ;
Mais lorſque la fortune à ſa valeur contraire,
Se rangeant du parti des heureux Muſulmans,
Eut marqué d'un revers ſes ſuccès éclatans ;
Lorſque ce même Argant, vainqueur de leur armée,
Du ſang des Biſantins inonda la Crimée ;
Prêt à perdre le jour ſur ſon fils expirant,
Arbace me remit cet écrit important.

(*Il lui montre une lettre.*)

Des deſtins d'Almanzor, interprète fidèle,
La mort envelоppa d'une nuit éternelle,
Et le ſecret d'Arbace, & le ſort d'Almanzor.
Suivi de ce guerrier, j'arrivai ſur ce bord ;
Je parus à la Cour. Senſible au ſort d'Arbace,
Le Tyran de ſes pleurs honora ſa diſgrace.
Sous le nom de ſon fils reçu dans ce Palais,
Almanzor y porta ſes larmes, ſes regrets ;
Et moi qui de ſon ſort avais ſeul connaiſſance,
Je cachai prudemment ſon rang & ſa naiſſance ;
Et par un faux écrit l'Empereur abuſé,
Pleura d'un fils vivant le trépas ſuppoſé.
J'eſpérais que propice à mon humeur guerriere,
Le deſtin des grandeurs m'ouvrirait la barrière ;
Que des honneurs ſans nombre, & des titres pompeux,
Rempliraient de mon cœur les vœux ambitieux.
J'oſai former l'eſpoir de commander l'armée.
Bien plus. Je réſolus, lorſque la renommée
M'aurait gagné l'eſprit & le cœur des ſoldats,
De monter ſur ce trône où tendaient tous mes pas

Et parmi les débris, le trouble & la tempête,
De ſaiſir la couronne, & d'en ceindre ma tête.
Trop chimérique eſpoir, & dont l'illuſion
Aveugla trop long-temps ma fière ambition!
On craignit d'honorer un guerrier dont la ſecte
Odieuſe en ces lieux rendait la foi ſuſpecte.
De mes prudentes mains on prit ſoin d'écarter
Un pouvoir dont un jour j'aurais pu profiter.
A des yeux prévenus ma valeur fit ombrage,
Et quelques vains égards en furent le partage,
Tandis que mon rival aux honneurs élevé,
Aux plus brillans emplois ſemblait ſeul réſervé:
J'en conçus en moi-même une jalouſe rage.
Bientôt un ſort heureux te mit ſur ce rivage;
Ta préſence, & ſur-tout ces entretiens ſecrets,
Où la bouche d'Argant exprimait les regrets;
Des biens & des grandeurs l'amorce ſéduiſante,
Et du rang qu'il m'offrait l'image éblouiſſante,
Et cet eſpoir ſi doux qui vint flatter mon cœur,
De venger mon affront, & d'en punir l'auteur,
(Quand d'un zèle affecté j'empruntais l'apparence,)
Diſpoſerent ma haine à lui livrer Biſance.

OSMIN.

Pourquoi donc différer ces précieux inſtans?
Qui vous a retenu?...

ORCAN.

La prudence & le temps.
De nos projets ſouvent la fortune ſe joue;
Tel brave la tempête, & près du port échoue.
Voilà ce qui m'a fait, ſous des dehors trompeurs,
Enſevelir ma haine, & cacher mes fureurs.
J'ai choiſi les inſtans; voici le jour propice
Que le ſort a marqué pour que ma haine agiſſe.
J'attends tout d'Almanzor; à mes vaſtes projets
Son amour outragé promet un plein ſuccès.
Tu ne le verras point, faible & timide eſclave,
Ramper aveuglément ſous la main qui le brave;
Et par un vain devoir lâchement gouverné,
Flatter la paſſion d'un rival couronné.

L'amour ne connait point de frein qui le retienne ;
Sa main, n'en doute pas, fecondera la mienne.
Mais quand j'aurai par lui frappé le coup mortel,
Quand je verrai fon bras teint du fang paternel,
Ne crois pas qu'il échappe à fon jufte fupplice.
Sous fes pas auffi-tôt j'entr'ouvre un précipice ;
Je l'y plonge moi-même, & j'affure en un jour
Sa chûte, mon triomphe, & le perds fans retour.

OSMIN.

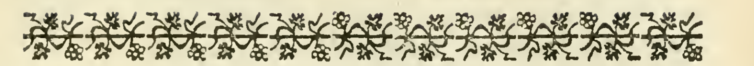
Croyez-vous ....

ORCAN.

Qu'il combatte ou feconde ma haine ;
Sa perte, cher Ofmin, n'en eft pas moins certaine.
Va, j'ai fu tout prévoir ; il n'échappera pas
Aux pièges de la mort attachés à fes pas.
De cet efprit altier, né pour l'indépendance,
Ménageons avec art la haine & la puiffance ;
Argant, que nous fervons, marche vers ces remparts,
Et bientôt nous verrons flotter fes étendarts.
De la fortune, ami, fi la faveur te tente,
Saifis l'occafion que le fort te préfente ;
Viens affurer d'un coup, au gré de ma fureur,
Le triomphe d'Argant, ta gloire, & ma grandeur.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FATIME, ZAIDE.

FATIME.

Zaïde, tu le ſais, ce faſtueux hommage,
Ces honneurs qu'Almanzor obtient par ſon courage,
Ne ſemblent pas d'un prix aſſez grand à mes yeux,
Pour ſéduire mon ame, & mériter mes vœux.
J'aime dans ce Héros ce cœur tendre & ſincere,
Qui plaint l'infortuné, ſoulage ſa miſere;
Qui ſeul dans une Cour, où mille Adulateurs,
D'un Maître deſpotique encenſent les hauteurs;
Fidèle à ſon devoir, mais déteſtant le crime,
Ne lui rendit jamais un culte illégitime.
» Il n'a point imité ces lâches Courtiſans,
» Du Dieu de la fortune adorateurs rampans,
» Avides d'amaſſer d'innombrables richeſſes,
» Pour une ombre d'honneurs prodigues de baſſeſſes;
» Et qui de la vertu jaloux perſécuteurs,
» Du ſang de l'innocent cimentent leurs grandeurs.
» Arbitre de la paix, ainſi que de la guerre,
» Tant de gloire n'a pu changer ſon caractère.
» Affable, prévenant, tendre, humain, généreux,
» Son plaiſir le plus doux eſt de faire un heureux.

Nota. Les Vers qui ſe trouvent entre des guillemets, ont été ſupprimés à la repréſentation.

» D'admirer ses vertus je ne pus me défendre;
» Je vis à son hymen mille beautés prétendre.
Juge quels sentimens troublerent mon repos,
Quand je vis à mes pieds cet aimable Héros,
Ignorant mes transports & ma flamme secrete,
De son cœur, en tremblant, m'avouer la défaite:
Il semblait qu'élevée au-dessus des mortels,
Je partageais des Cieux l'encens & les autels.
Je promis de l'aimer. Il me crut, & ma vie
A ses destins dès-lors pour jamais s'est unie.
Eh! pouvais-je payer d'une moindre faveur,
L'Amant à qui je dois & la vie & l'honneur?
Rappelle en ton esprit la fatale journée,
Où la triste Bisance, au meurtre abandonnée,
Vit parmi les débris, le ravage & le sang,
Sur ses remparts conquis arborer le Croissant;
Où de la même main qui massacra ma mere,
Sur le corps de son fils je vis périr mon pere.
Je crois le voir encor, terrible, furieux,
Soutenir des vainqueurs le choc impétueux;
Renverser à son tour leur barrière impuissante;
Ranimer de sa voix ma force défaillante;
M'arracher de leurs bras, & briser les liens
Dont ces brigands cruels avaient chargé les miens...
On avance... C'est lui. Mais quel triste nuage
Des ombres du chagrin obscurcit son visage?

SCENE II.

FATIME, ZAIDE, ALMANZOR.

ALMANZOR, *dans le fond du Théâtre.*

Juste Ciel! quel malheur je lui viens annoncer!
Mais, hélas! que lui dire? & par où commencer?

FATIME.

D'où vient à mon aspect ce silence farouche?

Où fuyez-vous, Seigneur ? Qui vous ferme la bouche ?
Qui peut vous alarmer ?

ALMANZOR.

Jugez-en par mes pleurs...

FATIME.

Ah! que m'annoncent-ils ?

ALMANZOR.

Le plus grand des malheurs...

FATIME.

Si vous m'aimez toujours, quels malheurs ai-je à craindre?

ALMANZOR.

Si je ne vous aimais, je ferais moins à plaindre.
Les Cieux m'en font témoins, je vous aime, & mon cœur
N'avait jamais brûlé d'une fi vive ardeur.
Mais un Rival puiffant...

FATIME.

Quel Rival téméraire,
Sans vos vertus, Seigneur, fe flatte de me plaire ?
J'ignore quel mortel affez préfomptueux,
Pour un cœur tout à vous ofe former des vœux ;
Mais quel qu'il foit enfin, quelle foit fa puiffance,
Je faurai bien forcer fon amour au filence...
Quel eft-il ?...

ALMANZOR.

Ah! Madame, épargnez à mon cœur...

FATIME.

N'importe... Parlez...

ALMANZOR.

C'eft...

FATIME.

Achevez...

ALMANZOR.

L'Empereur.

FATIME.

Ah ! que m'apprenez-vous ? l'Empereur !

ALMANZOR.

Oui, lui-même;
Lui qui croit tout permis à fa grandeur fuprême ;
Qui pour mieux s'affurer le don de votre main,

A ſa fille aujourd'hui veut unir mon deſtin.

FATIME.

O Ciel ! & vous pourriez....

ALMANZOR.

Eſt-ce à vous de le croire ?...
De mes engagemens perdez-vous la mémoire ?
Envain pour m'éblouir il étale à mes yeux
L'appareil impoſant d'un hymen glorieux.
Je ne ſais point encor, amant lâche & parjure,
Immoler ma tendreſſe à ma grandeur future.
Ne l'appréhendez pas. Je vois avec dédain,
Du rang qui m'eſt offert le bonheur incertain.
Ma bouche vous promit une amour éternelle ;
Ce ſerment ſi ſacré mon cœur le renouvelle.
Eh ! que peut-il m'offrir pour me dédommager
D'un bien qui m'appartient, & qu'il oſe exiger ?
Quel trône ne ſeroit arroſé de mes larmes,
S'il n'était embelli par l'éclat de vos charmes ?
Calmez de votre eſprit les ſoupçons dangereux ;
A votre amant, à vous, ils ſont injurieux...

FATIME.

Que vous connaiſſez mal le tourment que j'endure !
Je ne ſoupçonne point un cœur dont je ſuis ſûre ;
Mais, hélas ! que de maux j'appréhende pour vous !

ALMANZOR.

Je n'en redoute aucun, l'amour les vaincra tous.
Ce bras, ce même bras qui conſerva Biſance,
Saura vous affranchir d'une injuſte puiſſance.
Je briſerai vos fers, repoſez-vous ſur moi ;
A la gloire, à l'amour, je ſais ce que je doi.
Juſte Ciel ! s'il oſoit !... Raſſurez-vous, Madame ;
Le Roi, n'en doutez point, prompt à domter ſa flamme,
Ne m'expoſera pas à lever contre lui
Ce fer qui de ſon trône eſt le plus ferme appui.
Mon bras, plus que jamais, lui devient néceſſaire ;
Seul je puis étouffer ou fomenter la guerre ;
Seul je puis à mon gré préſerver ſes Etats
Des périls dont Argant menace nos climats.

Il ſait ce que je puis, il connait ma vaillance,
Et ſe gardera bien d'irriter ma vengeance.
Vous l'allez voir paraître, & bientôt à vos yeux,
Dévoilant ſes transports...

FATIME.

On avance en ces lieux...
Que vois-je ? juſte Ciel ! c'eſt lui-même. A ſa vue,
D'un noir preſſentiment je ſens mon ame émue...

SCENE III.

L'EMPEREUR, ALMANZOR, FATIME, CRISPE, GARDES.

L'EMPEREUR.

Seigneur, Argant parait : déja l'Hebre tremblant,
Sur ſes bords alarmés, voit flotter le Croiſſant.
Avant que ce torrent, inondant nos rivages,
Porte dans nos cités la mort & les ravages,
Paraiſſez dans le camp, diſpoſez mes ſoldats
A recevoir demain le ſignal des combats.
Mais avant de partir, que l'hymen de ma fille
Vous place pour jamais au ſein de ma famille.
Inſtruite de mon choix, elle va, ſur vos pas,
S'avancer vers le temple, & paſſer dans vos bras.
Allez, & de l'Autel marchant à la victoire,
Rempliſſez l'Univers du bruit de votre gloire...

ALMANZOR.

Seigneur, plein des bontés que vous daignez m'offrir,
L'eſpoir de m'acquitter, l'ardeur de vous ſervir,
Vont guider mon courage au milieu des batailles.
Vous m'annoncez qu'Argant marche vers nos murailles,
Et pourquoi donc, Seigneur, ne le pas prévenir ?
Quand la gloire a parlé, l'amour doit-il gémir ?
La voix de la victoire a frappé mon oreille ;
Je ſens à ces accens mon ame qui s'éveille ;

J'y vole, & je reviens, digne de vos bontés,
(*En regardant Fatime.*)
Dégager des sermens que l'amour a dictés.

SCENE IV.

L'EMPEREUR, FATIME, ZAIDE, CRISPE, GARDES.

L'EMPEREUR.

JE ne viens point ici, par une vaine adresse,
De votre cœur, Madame, exciter la tendresse,
Et d'un fard imposteur colorant mes discours,
D'un amant ordinaire employer les détours.
Un Monarque, un Guerrier, plus grand dans son hommage,
Ne sait point emprunter ce frivole langage;
Et sûr d'être écouté, quand il offre son cœur,
Rejette l'artifice & parle en Empereur.
Privé depuis long-temps d'un fils que sa naissance
Devait placer un jour au trône de Bisance,
Je ne souffrirai point qu'un frere ambitieux,
Trop jaloux d'un pouvoir qui fatigue ses yeux,
Se flatte plus long-temps de régner en ma place;
Pour lui ravir l'espoir qui nourrit son audace,
Cette main, de l'hymen va rallumer les feux,
Vous seule dans ma Cour avez fixé mes yeux,
Et je veux que le nœud d'un second hyménée,
Pour jamais, à vos jours joigne ma destinée.
Mais... quoi... vous soupirez, & paraissez trembler!...
Mon offre a-t-elle rien qui vous doive troubler?
Quoi donc, de son amour quand un Roi vous honore,
Qui peut vous alarmer? expliquez-vous... j'ignore
Ce qui peut m'attirer cette injuste froideur.
Ennemi des détours d'un amant imposteur,
J'explique ouvertement mes transports & ma flamme,
Et c'est aussi l'aveu que j'attends de votre ame...

FATIME.

Seigneur, de vos bontés mon cœur reconnaiſſant
Ferait, pour m'acquitter, un effort impuiſſant;
A cet étrange aveu, s'il faut que je réponde,
Je ne m'attendois pas que le Maître du monde,
Montrant un cœur ſenſible à mes faibles attraits,
Dût jamais m'honorer de ſi rares bienfaits;
Et dépouillant pour moi l'éclat qui l'environne,
Déposât à mes pieds ſon ſceptre & ſa couronne.
Mais, je dois l'avouer, l'offre de votre foi,
Ce trône & ces honneurs ne ſont pas faits pour moi;
A ce noble lien trop d'intérêt s'oppoſe:
Pour un plus digne objet, que votre main diſpoſe
De ces mêmes grandeurs...

L'EMPEREUR.

Ces modeſtes refus
Ne font que relever l'éclat de vos vertus;
Et plus vous vous croyez indigne de l'Empire,
Plus je dois à mes vœux vous preſſer de ſouſcrire.

FATIME.

Mais, Seigneur, croyez-vous que docile à vos loix,
Biſance aveuglément approuve votre choix?

L'EMPEREUR.

Eh! que m'importent donc les diſcours du vulgaire?
Ne me ſuffit-il pas que vous ſachiez me plaire?
Que je vous aime enfin?...

FATIME.

Ah! Seigneur, voulez-vous...

L'EMPEREUR.

Je veux vous couronner & vivre votre Epoux,
Partager avec vous la ſuprême puiſſance.
Je n'examine point ce que dira Biſance,
Et ne crois pas qu'un peuple aſſervi ſous mes loix,
Contre mes volontés doive élever la voix...
Qu'il les condamne ou non, ſi vous daignez vous rendre...

FATIME.

Non, Seigneur, à ce rang je ne dois point prétendre.
Le devoir me défend de ſouffrir que mon Roi,
Pour m'élever à lui, deſcende juſqu'à moi.

L'EMPEREUR.

Ce difcours, je l'avoue, a lieu de me furprendre :
Madame, votre Roi ne devait pas s'attendre
A recevoir de vous ces injuftes refus ;
Laiffez, laiffez plutôt ces détours fuperflus,
Dites qu'un autre obtient l'aveu que je defire,
Et vous fait dédaigner l'offre de mon Empire...
Mais avez-vous penfé, Madame, de quel prix
Ces refus offenfans peuvent être fuivis ?
Songez qu'à mes regards rien ne peut vous fouftraire,
Qu'un Rival, quel qu'il foit, doit craindre ma colère,
Et que la foudre prompte à partir de mes mains,
D'un fujet infolent préviendra les deffeins...

FATIME.

Je fais ce qu'eft un Prince & ce que fa puiffance
Peut exiger, Seigneur, de notre obéiffance ;
Mais je fais que mon cœur, armé de fermeté,
Eft au-deffus du joug de fon autorité.
Ah ! confultez plutôt un tranfport magnanime...

L'EMPEREUR.

Oui, je confulterai la fureur qui m'anime :
Sûr qu'un autre eft aimé, je ne veux que favoir
Le mortel orgueilleux, qui, plein d'un vain efpoir,
Prétend à mon amour difputer la victoire,
Pour laver dans fon fang l'affront fait à ma gloire...
Si fes jours vous font chers, fi vous craignez fa mort,
Croyez-moi, réprimez fon amoureux tranfport,
Et condamnez fon cœur à gémir en filence :
Allez, de cet avis pefez bien l'importance.



SCENE V.

L'EMPEREUR, CRISPE, GARDES.

L'EMPEREUR.

Eh bien, t'attendais-tu qu'un outrageant mépris
De mes feux dédaignés ferait l'indigne prix ?
Si j'avais ſu trahir ma franchiſe ordinaire,
Sur ſes caprices vains régler mon caractère,
De ſon cœur orgueilleux careſſer la fierté,
En flattant ſes attraits enfler ſa vanité;
Crois-moi, loin d'affecter un orgueil ſi ſauvage,
Son amour eût été le prix de mon hommage;
Mais un Roi ne ſait point, timide Adulateur,
D'un ſoupir affecté mendier la faveur :
Et domtant de l'amour les honteuſes alarmes,
Il dédaigne un triomphe arroſé de ſes larmes.
Elevé dans les Camps, nourri dans les Combats,
J'imite les Guerriers dont j'ai ſuivi les pas;
Je ſais, à leur exemple, allier ſans baſſeſſe,
Les ſoins de ma grandeur aux ſoins de ma tendreſſe:
L'amour peut dans mon ſein ſe changer en fureur;
Mais jamais ſes ſoupirs n'amolliront mon cœur.
Je puis, quand je voudrai, vaincre ſa réſiſtance,
Et contraindre l'amour d'encenſer ma puiſſance;
Mais, dis-moi, n'as-tu rien démêlé dans ſes yeux,
Qui décèle l'ingrat qui traverſe mes feux ?

CRISPE.

Je n'ai rien remarqué, Seigneur, qui juſtifie
Les jalouſes fureurs dont votre ame eſt ſaiſie...
L'amour eſt ſoupçonneux, il s'allarme aiſément ;
Mais quand il ſerait vrai qu'un plus heureux Amant,
Epris, ainſi que vous, des yeux de la Princeſſe,
Aurait ſu ſous ſes loix captiver ſa tendreſſe...

L'EMPEREUR.

Eh bien ?...

CRISPE.

Devriez-vous, prompt à vous irriter...

L'EMPEREUR.

Si je devrais punir quand on m'ose insulter!
Quel intérêt si vif à prendre sa défense,
Te fait parler ici pour l'ingrat qui m'offense?
Dût le Ciel, que j'atteste, embrasser son parti,
Je punirai l'ingrat par qui je suis trahi.
Vous, qui parlez pour lui, veillez sur la Princesse;
Répondez-m'en...

CRISPE.

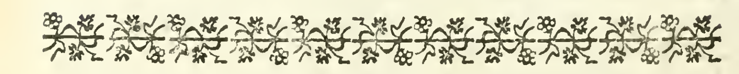
Seigneur, vous auriez la faiblesse...

L'EMPEREUR.

(A part.)

Répondez-m'en, vous dis-je. Un autre obtient sa foi;
(Haut.)
Mais, malheur au Rival qui l'emporte sur moi!

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORCAN, ALMANZOR, TROUPE DE GUERRIERS.

Marche guerrière dans l'Entracte.

ALMANZOR, *à sa suite.*

Généreux Compagnons de mes travaux guerriers,
Qui venez sur mon front de ceindre des lauriers,
Bientôt nos ennemis, confus de leur defaite,

Vont s'élancer ſur nous du fond de leur retraite :
Allez, diſpoſez-vous à de nouveaux combats,
Et ſongez que la gloire accompagne mes pas.
(*A Orcan.*)
Eh bien, de mon rival que faut-il que j'attende ?
D'un ſentiment jaloux crois-tu qu'il ſe défende ?...

ORCAN.

De ſes emportemens vous me voyez frémir,
Seigneur, dans ſes ſoupçons tout ſert à l'affermir ;
Rien ne peut le calmer ſur tout ce qui vous touche,
L'amitié vainement a parlé par ma bouche ;
Et je ne réponds pas que ſon aveuglement,
En faveur du Héros, veuille épargner l'amant.

ALMANZOR.

Ah ! qu'il prenne mes jours ; le trépas que j'affronte,
D'un ſupplice plus grand m'épargnera la honte...

ORCAN.

Quoi donc ! vous pourriez voir, dans cet inſtant fatal,
Paſſer tant de vertus dans les bras d'un rival ?

ALMANZOR.

Moi je couronnerais l'auteur de ma ruine !
Moi je pourrais flatter la main qui m'aſſaſſine !
Je ne ſuis point parjure... un devoir déteſté
Enchaîne ſeul mon bras par l'amour excité ;
Mais je ſens trop le prix du tréſor qu'il m'enleve,
Pour ſouffrir lâchement que ſon hymen s'acheve...
Je ſens qu'à le trahir il pourra m'en coûter,
Au rang de ſes amis il daigna me compter,
Je me vois après lui le plus grand de la terre ;
Mais, dis-moi, dois-je enfin m'immoler pour lui plaire ?
Ce ſceptre qu'en ſes mains ma main pourrait briſer,
Lui donne-t-il le droit de me tyranniſer ?
Au rang de ſes ſujets je n'ai point pris naiſſance ;
Et lorſque dans ces murs, qu'a ſauvés ma vaillance,
J'offris à l'Empereur le ſecours de mon bras,
La généroſité ſeule y porta mes pas.
» Nul ſujet, nul devoir n'arrête mon courage,
» A la Cour d'un ingrat qui me brave & m'outrage ;
» Et je puis bien ſans crime, en quittant ſes Etats,

» Lui ravir un ſecours que je ne lui dois pas.
Rien ne m'arrête ici, tout m'y bleſſe & m'irrite;
Tout doit loin du Palais précipiter ma fuite;
Mais avant de partir, je veux en arracher
L'amante dont en vain on veut me détacher.
Suis mes pas...

ORCAN.

Mais, Seigneur, ſans tenter cette voie,
N'eſt-il que ce moyen de lui ravir ſa proie?
Ce grand cœur, toujours ferme à l'aſpect du danger,
Dans un projet plus haut craint-il de s'engager?
A votre ambition la fortune proſpere,
Ouvre à votre valeur une noble carriere;
Contemplez l'Univers, voyez les Léopards,
Et le Lion Belgique, & l'Aigle des Céſars,
Dévorer, engloutir la fertile Syrie;
Des climats fortunés de la molle Italie,
Juſqu'aux antres glacés des habitans du Nord,
Le Fanatiſme étend l'empire de la mort;
Aux ſuperſtitions la nature eſt livrée,
Du ſang des Nations la terre eſt enivrée,
Et le monde ébranlé juſqu'en ſes fondemens,
Prépare la nature à de grands changemens.
Des Peuples conſternés la criſe épouvantable,
Et d'un Rival puiſſant la flamme redoutable,
Marquent à votre bras le coup qu'il doit frapper.
Le temps preſſe, gardez de laiſſer échapper
Un inſtant précieux, peut-être irréparable.
De vos deſtins, Seigneur, mon ſort inſéparable
Partage vos dangers, ſans ambitionner
D'autre prix, d'autre honneur que de vous couronner.
Marchons juſqu'à l'Autel, écraſons cette Idole,
Objet d'un vain reſpect & d'un culte frivole;
Sous l'effort réuni de nos bras triomphans,
Que ce trône écroulé ſuccombe...

ALMANZOR.

Je t'entends...
Il eſt de ces mortels à qui leur cœur pardonne
Ces forfaits éclatans que le ſuccès couronne,

Qui

Qui ſous le dais aſſis, fiers de l'impunité,
Portent ſans nuls remords un ſceptre enſanglanté.
De ces triſtes grandeurs je n'ai point l'ame épriſe,
Je ſens tout leur néant, ma vertu les mépriſe;
Leur éclat impoſteur n'a point ſu m'éblouir,
Et je les connais trop pour vouloir en jouir.
Des paſſions des grands la fougue impétueuſe
N'a point environné ma jeuneſſe orageuſe:
Je ne les connais point; mais quand l'ambition
Eût verſé dans mon ſein ſon dangereux poiſon,
J'aurais ſu m'en guérir. Tout ce que j'enviſage,
D'un grand évènement m'offre le sûr préſage:
Je le vois comme toi, la déſolation
Etend ſur l'Univers ſa domination;
Je vois avec douleur le ſort de cet Empire,
Que j'ai long-temps ſervi, dont la grandeur expire,
Si ma main un moment ceſſe de lui prêter
L'inébranlable appui, qui ſeul peut l'arrêter
Sur le bord de l'abîme où ſon penchant l'entraîne.
Je l'aurais ſoutenu; mais la voix ſouveraine
De l'amour, qui gouverne & maîtriſe mes ſens,
Entraîne loin d'ici mes pas obéiſſans.
J'abandonne à jamais cette horrible contrée;
Mais du moins à ma haine elle ſera ſacrée;
Elle ne verra point ſon triſte défenſeur
Acheter de ſon ſang le nom d'uſurpateur.

ORCAN.

Mais...

ALMANZOR.

Je n'approuve plus ce zèle illégitime,
L'amitié n'a point droit de conſeiller un crime...

ORCAN.

Qui peut vous inſpirer cet étrange diſcours?
Eſt-ce un crime, à vos yeux, de conſerver ſes jours?

ALMANZOR.

Oui, quand l'honneur attend qu'on les lui ſacrifie...

ORCAN.

Mais l'honneur rampe-t-il devant la tyrannie?
Le cruel vous opprime...

ALMANZOR.

A-t-il moins fait pour moi?..

ORCAN.

Mais l'ingrat vous pourſuit...

ALMANZOR.

Mais je lui dois ma foi...

ORCAN.

Des ſermens les plus ſaints lui-même il vous dégage.
Ne peut-on juſtement prévenir un outrage ?...

ALMANZOR.

Le Ciel qui fait les Rois prend ſoin de les venger.
C'eſt à nous de gémir, lui ſeul peut les juger...
Ne crois pas, ſi l'amour que tes yeux ont vu naître,
De ce cœur déchiré ne ſe fût rendu maître,
Que jamais la terreur glaçât ma fermeté.
Calme dans les dangers & dans l'adverſité,
A fléchir ſous le ſort je ne puis me réſoudre,
Dût la nature entiere à mes pieds ſe diſſoudre,
Je la contemplerais fixément... Mais l'amour,
L'amour eſt mon vainqueur. Son cri plaintif & ſourd
Sans ceſſe m'attendrit, ſans ceſſe me rappelle
Une Princeſſe aimable, une Amante fidèle,
Prête à perdre le jour pour m'avoir trop aimé :
De ſon péril, ami, mon courage alarmé,
S'oublie en ce moment ; & dans mon trouble extrême,
Je ne me connais plus, je ne ſuis plus moi-même ;
Ce n'eſt qu'en l'arrachant au ſort qui la pourſuit,
Que je puis retrouver le repos qui me fuit.
Si mes jours te ſont chers, ſi tu trembles pour elle,
Tu peux me ſeconder, je l'attends de ton zèle...
Mes pas ſont obſervés, mais je puis par tes ſoins
Entretenir Fatime un inſtant ſans témoins...
Je dois à ce départ préparer ſa conſtance.

ORCAN.

Vous le voulez, j'y cours ; mais je tremble d'avance.
Que ces ménagemens, ce reſpect indiſcret,
Ne ſoient bientôt ſuivis d'un éternel regret...

SCENE II.

ALMANZOR, *seul.*

QUittons ces tristes lieux... l'affreuse politique
En proscrit les vertus; c'est le ressort unique
Qui dirige des cœurs par l'intérêt formés,
Et d'un Tyran farouche en tout temps opprimés...
Mais Fatime à mes yeux ne s'offre point encore.
Guide ses pas vers moi, juste Ciel que j'implore!..

SCENE III.

ALMANZOR, FATIME, ZAIDE.

ALMANZOR.

MAdame, il faut quitter ces dangereux climats;
Théopompe est instruit, il observe nos pas.
Dans son aveugle rage, il frémit, il menace;
Gardons-nous d'opposer une inutile audace
Aux fiers emportemens d'un Rival courroucé,
Terrible, d'autant plus qu'il se croit offensé.
Il faut, abandonnant ce malheureux rivage,
Chercher loin de ces lieux un port contre l'orage...
De notre fuite Orcan concerte les moyens,
A ses soins vigilans je vais joindre les miens...
Venez... Mais dans vos yeux quelle tristesse est peinte?
D'où vient que la douleur sur ce front est empreinte?
Que craignez-vous, Fatime, & d'où vient cet effroi?
Parlez. Quels sont ces pleurs, ce trouble où je vous voi?
N'osez-vous?...

FATIME.

Ah! ce doute outrage votre Amante.
Est-ce à vous d'ajouter à ma douleur cuisante?
Je sais que sans blesser une austère pudeur,

Je puis me dérober à mon perſécuteur.
Mais un peuple léger, enfant de l'injuſtice,
Nous abſout, nous condamne au gré de ſon caprice;
Notre gloire dépend de ſes arrêts douteux,
Et l'honneur...

ALMANZOR.

De l'honneur jugez par d'autres yeux.
Ce fantôme impoſant, paré d'un nom ſublime,
Que le ſage dédaigne, & que le peuple eſtime,
N'eſt ſouvent en effet que l'art trop dangereux
De cacher ſes forfaits ſous des dehors heureux.
Le juſte qu'on noircit, ſûr de ſon innocence,
Des diſcours indiſcrets mépriſe la licence;
Et d'une vaine gloire abandonnant le ſoin,
N'a que le Ciel pour juge, & ſon cœur pour témoin.
C'eſt l'honneur qui m'anime, & c'eſt lui qui m'ordonne...

FATIME.

Eh bien, à vos conſeils... Seigneur, je m'abandonne...

ALMANZOR.

Avançons...

SCENE IV.

L'EMPEREUR, ALMANZOR, FATIME, ZAIDE, CRISPE, GARDES.

L'EMPEREUR.

ARrêtez... où portez-vous vos pas?
D'où vient, à mon aſpect, ce muet embarras?
Que faiſiez-vous ici?... Que diſait la Princeſſe?

ALMANZOR.

Je venais l'aſſurer...

L'EMPEREUR.

De quoi?

ALMANZOR.

De ma tendreſſe...

Seigneur, & ſur le point de quitter ce ſéjour,
Jurer à ſes beaux yeux une éternelle amour.
Cet aveu vous ſurprend, mais telle eſt ma franchiſe;
Peut-être avec plus d'art le crime ſe déguiſe.
Qui n'a fait que le bien doit s'expliquer ſans peur.
Je l'aime, je l'adore, & c'eſt tout mon bonheur.
J'ajouterai de plus, que rien ne peut éteindre
Un feu qui devant vous ne ſauroit ſe contraindre,
Et que je crois pouvoir eſpérer du retour
De celle à qui mon bras a conſervé le jour...

L'EMPEREUR, *à Fatime.*

De vos détours enfin je vois quelle eſt la cauſe.
Voilà donc le rival que votre amour m'oppoſe.
Il eſt en mon pouvoir, ſes jours ſont en mes mains.
(*A Almanzor.*)
Mais vous qui m'annoncez ces ſuperbes deſſeins,
Quand je vous daigne admettre au ſein de ma famille,
Prépariez-vous, ingrat, cet affront à ma fille?
Voilà donc les raiſons du refus...

ALMANZOR.

Oui, Seigneur.
Non, que tant de vertus ne parlent à mon cœur;
D'un don bien glorieux c'eſt payer mon courage;
Mais dans les fers d'une autre, un nœud ſacré m'engage;
J'ai reçu ſes ſermens, elle a reçu les miens;
L'amour de nos deux cœurs a ſerré les liens;
Et je crois que pour moi la loi la plus ſacrée,
Eſt de garder la foi que ma bouche a jurée.
Mais, quoi! ſi ſes vertus ont bien ſu vous charmer,
Eſt-ce à vous de me faire un crime de l'aimer?

L'EMPEREUR.

Tout autre dans ſon ſang laverait cette offenſe,
Mais je veux bien encor ſuſpendre ma vengeance;
Et puiſqu'une autre a ſu captiver votre ardeur,
Je ne veux point ici, Tyran de votre cœur,
Vous forcer à l'hymen qui révolte votre ame;
Mais auſſi ſongez bien à domter une flamme
Dont l'indiſcret aveu commence à m'irriter;

Soupirez en ſilence, & craignez d'éclater.
Allez...

ALMANZOR.

Je ſors. Mais vous, ſi vous voulez m'en croire ;
De vos feux pour jamais éteignez la mémoire ;
Ou ſi votre raiſon ne les vient étouffer,
Songez bien au rival dont il faut triompher.

L'EMPEREUR.

De ces emportemens, Gardes, qu'on me délivre...
Dans ſon appartement ayez ſoin de le ſuivre...

SCENE V.

L'EMPEREUR, FATIME, ZAIDE, CRISPE, GARDES.

L'EMPEREUR.

EH bien, Madame, eh bien, eſt-ce aſſez m'inſulter ?
Quel eſt donc cet orgueil que je ne puis domter ?
Avez-vous oublié les droits du diadême ?
Ou bien vous flattez-vous que j'ignore moi-même
Les moyens d'obtenir de vos retardemens
Ce que vous refuſez à mes empreſſemens ?
Mon ſceptre à vos genoux, l'offre de ma couronne,
Mes hommages, mon rang, l'éclat qui l'environne,
Ce trône qu'avec vous je veux bien partager,
Eſt-il un titre vain qui ne puiſſe arracher
L'aveu que mon rival obtient ſans réſiſtance ?
Madame, ſongez-y ; ſi votre obéiſſance
Ne répare à l'inſtant l'affront que j'ai reçu ;
S'il faut que mon eſpoir déſormais ſoit déçu ;
Tremblez...

FATIME.

De ce diſcours la menace inutile
N'altere point la paix d'un courage tranquille ;
Et puiſqu'il faut ſans fard & ſans déguiſemens
Dévoiler à vos yeux mes ſecrets ſentimens,

Je parlerai, Seigneur, au Tyran qui m'accable;
Avec la fermeté d'une ame inébranlable.
Sachez donc que malgré vos ftériles efforts,
Cet amour tout-puiffant le fuivra chez les morts.
Que votre bras vengeur fur moi s'appefantiffe,
Préparez vos tourmens, ordonnez mon fupplice;
Je le répète encor, rien ne peut m'ebranler;
Je braverai vos coups tout prêts à m'accabler.

L'EMPEREUR.

Penfez-y bien, Madame, il faut qu'on m'obéiffe;
Ou s'apprêter à voir expirer fon complice.

FATIME.

Seigneur...

L'EMPEREUR.

Choififfez, dis-je, & ne repliquez pas,

FATIME.

Voulez-vous ....

L'EMPEREUR.

Parlez...

FATIME.

Mais...

L'EMPEREUR.

Vous balancez...

FATIME.

Hélas!

SCENE VI.

L'EMPEREUR, CRISPE, GARDES.

L'EMPEREUR.

L'Ingrate! elle me fuit, elle fort fans répondre;
Par fon morne filence elle croit me confondre;
» Moi, je pourrais me voir obligé de ployer
» Sous un mortel obfcur que je puis foudroyer!
» Quoi! tandis qu'il n'eft point de beauté fi hautaine,
» Que mon rang ne rendît plus fuperbe & plus vaine,

» Qui ne briguât l'honneur de pouvoir ſous ſes loix
» Aſſervir un Amant ceint du bandeau des Rois,
» L'ingrate, avec hauteur rejette un diadême,
» Que ſon Roi ſur ſon front veut attacher lui-même!
» On m'oppoſe un rival ; & quel eſt cet amant ?
» Un mortel que mon ſouffle a tiré du néant ;
» Et qui, ſi je daignais conſulter ma colere,
» Rentrerait à ma voix au ſein de la pouſſiere.
Mais pourquoi ménager un ſujet odieux ?
Quel eſt donc l'aſcendant terrible, impérieux,
Que ce rival altier prend ſur toute mon ame?
Pourquoi, quand il vantait ſon inſolente flamme,
Un ſecret mouvement venait-il retenir
Le bras de ma fureur prêt à l'anéantir ?
Ah! plus l'ingrat a ſu gagner ma confiance,
En m'offrant des vertus la trompeuſe apparence,
Plus ma haine ſur lui devrait s'appeſantir ;
C'eſt un crime de plus dont je dois le punir...
Allons. Mais quel tranſport excite ma furie ?
Dans quels lieux l'immoler? Puis-je trancher ſa vie
Sur ces remparts témoins des efforts de ſon bras,
Témoins de ſon triomphe, à l'aſpect des ſoldats,
Qui l'ont vu mille fois, ſuivi de la victoire,
Moiſſonner en courant les lauriers de la gloire ?
Que dis-je ? tout ici me parle en ſa faveur.
Irai-je aux yeux d'Argant immoler ſon vainqueur ?
Les murs de ces Palais, ces voûtes, cette enceinte,
Le ſang des Muſulmans dont elle eſt encor teinte ;
Ces dépouilles, ces dards, & ces drapeaux ſanglans,
De ſa triſte valeur éternels monumens,
Condamnent hautement ma barbare injuſtice...
Je ne puis ordonner ce fatal ſacrifice...



SCENE

SCENE VII.

L'EMPEREUR, CRISPE, GARDES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SEigneur, près de ces lieux, le brave Orcan...

L'EMPEREUR.

Eh bien ?

L'OFFICIER.

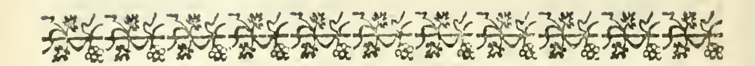
Demande, au moment même, un ſecret entretien...

L'EMPEREUR.

(*A l'Officier.*) (*A Criſpe.*)
Il ſuffit..... Ecoutez. Je porte un cœur ſenſible ;
Mon ame à la pitié n'eſt point inacceſſible ;
Mais je ſuis offenſé, trahi dans mes amours ;
Tout autre qu'Almanzor eût payé de ſes jours.
Je veux bien cependant excuſer ſon audace ;
Je lui donne un moment pour mériter ſa grace ;
Mais après cet inſtant, j'en jure par les Cieux,
Je ne conſulte plus que l'amour furieux.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

L'EMPEREUR, ORCAN, GARDES, OSMIN.

L'EMPEREUR.

De ce complot perfide es-tu bien informé,
Brave Orcan ?...

ORCAN.

Son dessein n'est que trop confirmé.
Seigneur, lui-même ici, tantôt, en confidence,
Du soin de sa retraite a chargé ma prudence.

L'EMPEREUR.

Le perfide ! C'est peu de me désobéir,
De m'opposer des feux que je devrais punir ;
C'est peu de me couvrir d'une honte éternelle,
En dictant les refus d'une femme rebelle :
Il faut qu'à cet excès il porte la noirceur.
Je m'accusais tantôt d'un excès de rigueur ;
Et prompt à l'excuser, ma facile clémence,
Peut-être de sa flamme eût dédaigné l'offense ;
Mais ce dernier affront, dans mon cœur furieux,
D'un courroux mal éteint vient rallumer les feux.
Peut-être aussi plus haut a-t-il osé prétendre ?

ORCAN.

C'étoit le moindre coup que vous deviez attendre.

L'EMPEREUR.

Comment? que me dis-tu ?...

ORCAN.

Seigneur, n'en doutez pas,

Il devait la ravir du ſein de vos Etats ;
Et de vos ennemis ménageant l'alliance,
De leur chef, contre vous, implorer l'aſſiſtance...

L'EMPEREUR.

Quoi ! le traître...

ORCAN.

Seigneur, tel était ſon projet...

L'EMPEREUR.

Que ne te dois-je point pour prix d'un tel bienfait !
Mais dans ces lieux bientôt Almanzor va ſe rendre ;
Je l'ai mandé, je veux moi-même ici l'entendre ;
Je veux voir de quel front couvrant ſes attentats...
J'entends du bruit, quelqu'un adreſſe ici ſes pas.
Laiſſe-nous ; & ſois ſûr que ma reconnaiſſance,
Réſerve à ton ſervice une ample récompenſe...

SCENE II.

L'EMPEREUR, ALMANZOR, GARDES.

L'EMPEREUR.

EH bien, de vos projets êtes-vous ſatisfait ?
En avez-vous en tout bien aſſuré l'effet ?
Parmi tant de climats voiſins de cet Empire,
Quel eſt l'heureux pays où vous devez conduire,
Au ſortir de ces murs, le dépôt précieux
Que votre amour prétend enlever de ces lieux ?

ALMANZOR.

Seigneur, un tel diſcours...

L'EMPEREUR.

A lieu de vous ſurprendre,
Un Guerrier tel que vous eſt peu fait pour l'entendre :
Je crois aveuglément un crime ſuppoſé,
Et je condamne à tort un Héros accuſé.
Mais parlez, quel que ſoit l'orgueil qui vous inſpire,
Pour vous juſtifier qu'avez-vous à me dire ?

ALMANZOR.

Rien, Seigneur... J'ai voulu l'enlever de vos bras;
Loin de m'en excuſer, je ne m'en repens pas;
Et ſi vous prétendez me ravìr ma conquête,
Il faut la conſerver aux dépens de ma tête.
Croyez-moi, prévenez les éclats dangereux,
Où malgré moi l'amour entraîneroit mes feux;
Prévenez par ma perte un malheur infaillible,
Ou, ſi vous n'y mettez un obſtacle invincible,
J'irai juſqu'à l'Autel, malgré vous, à vos yeux,
Enlever ma Princeſſe à la face des Cieux.
Ces Cieux, témoins ſacrés de l'affront que j'endure,
Me prêteront leurs traits pour venger mon injure...
Nul péril déſormais ne ſaurait m'effrayer,
Je la diſputerais à l'univers entier....

L'EMPEREUR.

Ainſi, loin de fléchir le courroux qui m'anime...
Vous bravez juſqu'au bout...

ALMANZOR.

Eh! quel eſt donc mon crime?
Ne puis-je aimer enfin celle qui m'a charmé,
Que mon bras a vengée, & dont je ſuis aimé?

L'EMPEREUR.

Ah! traître, cet amour dont l'ingrate t'honore,
Te rend à mes regards plus criminel encore,
Que l'odieux projet que ta rage a conçu,
De m'arracher des mains le pouvoir abſolu...

ALMANZOR.

Qu'entends-je? Juſte Ciel! quel horrible langage!
Eſt-ce à moi que s'adreſſe un ſi ſanglant outrage?
A ce lâche ſoupçon votre cœur peut s'ouvrir!
D'un opprobre éternel vous voulez me couvrir!
Nommez l'accuſateur que ma voix doit confondre,
C'eſt le fer à la main que je veux lui répondre;
C'eſt en le puniſſant de m'avoir outragé...
Ah! j'atteſte le Ciel que je ſerai vengé...

L'EMPEREUR.

Ceſſez de vous parer d'une inutile audace,
Mes yeux dans votre cœur liſent ce qui ſe paſſe;

Vos perfides projets ne ſont que trop connus ;
Et ces emportemens deviennent ſuperflus...

ALMANZOR.

Qu'entends-je ? quels diſcours ! une horrible impoſture
Flétrit donc à vos yeux la vertu la plus pure !
Contre vos ennemis ces remparts protégés ,
Vos Etats par moi ſeul reconquis & vengés ;
Rien d'un ſoupçon honteux n'a donc pu me défendre !
Ah ! ſi l'ambition m'avait fait entreprendre
L'exécrable complot que l'on m'oſe imputer ,
Pourquoi , cruel , pouquoi ne pas l'exécuter
Dans ces jours malheureux marqués par le carnage ;
Où Biſance , livrée aux horreurs du pillage ,
Vit inonder ſon ſein du ſang de ſes Enfans ;
Où vous-même , entouré d'un peuple d'Aſſiégeans ,
Oppoſiez à leurs coups , pour unique défenſe ,
D'un courage affaibli , la molle réſiſtance ?
Moi ſeul à leurs efforts j'oppoſai mes regards ,
De leurs rangs conſternés je briſai les remparts ;
Moi ſeul , dont aujourd'hui vous flétriſſez la gloire ,
Près de vos étendarts j'ai fixé la victoire :
J'ai triomphé pour vous , & vous pouvez penſer
Que le vengeur du Trône aurait pu s'y placer.
Du ſort des nations j'aime à me voir l'arbitre ,
Et je défends les Rois ſans envier leur titre ;
Mais ſi , pour mon malheur, le deſtin couroucé ,
Sous le dais , dans la Pourpre , en naiſſant m'eût placé ,
Ami de mes ſujets , moins leur Roi que leur pere ,
Ma clémence en tout temps leur aurait été chere ;
Soumis moi-même aux loix , une auſtere équité
Eût réglé les effets de mon autorité ;
Je me ſerais montré digne du diadême ,
En domtant mes tranſports , en règnant ſur moi-même ,
Et ſur-tout en vengeant , d'un inſolent diſcours ,
La gloire d'un Guerrier , défenſeur de mes jours...
Peut-être qu'Almanzor avoit droit de l'attendre ;
Mais au moins ma vertu ſuffit pour me défendre ;
Et j'ai , pour me laver d'un odieux ſoupçon ,
La voix de l'univers , mes exploits & mon nom...

L'EMPEREUR.

Tant d'orgueil convient mal à la vertu ſublime
D'un Héros accuſé, que l'honneur ſeul anime;
Et quant à ces travaux, ſi grands, ſi glorieux,
Ils ne vous rendent pas innocent à mes yeux:
Tel, dans un rang moins haut a défendu le Trône,
Qui placé près des Rois aſpire à leur Couronne.
Si vous m'avez ſervi, peut-être que mon choix
Etait un prix au moins digne de vos exploits:
Ceſſez de m'oppoſer, de me vanter encore
Un nom jadis fameux, qu'un crime deshonore.
Si je ne conſultais que mon juſte tranſport,
Ma réponſe eût été l'arrêt de votre mort.
Gardez-vous d'affecter une vaine conſtance,
De la Princeſſe il faut vaincre la réſiſtance,
Vaincre ſes fiers mépris, & l'obliger enfin
A donner à mes vœux & ſon cœur & ſa main...

ALMANZOR.

Cruel, ſi votre rage eſpere m'y contraindre,
Inventez des tourmens qu'Almanzor puiſſe craindre...

L'EMPEREUR.

Ah! je ſais les moyens de domter cet orgueil;
Ta criminelle Amante aux portes du cercueil,
Pour terminer ſon ſort, n'attend que ta réponſe;
Un mot peut la ſauver ou la perdre, prononce,
Parle... Que ce délai commence à m'irriter!...
Holà! Gardes, à moi!...

ALMANZOR.

Qu'allez-vous attenter?
De vos emportemens craignez la violence...

L'EMPEREUR.

Ses jours me répondront de ton obéiſſance;
Dans ton cœur ébranlé j'ai ſu porter l'effroi,
Il me ſuffit, on va l'amener devant toi;
Mais en l'entretenant, ſur-tout, qu'il te ſouvienne
A quel prix je ménage & ta vie & la ſienne...

SCENE III.

ALMANZOR, *ſeul.*

J'Ai peine à revenir de mon accablement.
Eſt-ce à moi qu'il parlait ? Par quel enchantement
Ai-je pu retenir la fougue impétueuſe ?...
Faut-il que du devoir la voix impérieuſe
Parle ſi fortement pour un ingrat ?...

SCENE IV.

FATIME, ALMANZOR.

FATIME.

Seigneur ;
J'ai, non loin de ces lieux, rencontré l'Empereur ;
» Ses farouches regards étincellaient de rage,
» Son abord a glacé mon timide courage :
» Ne vous quittait-il pas ? quels étaient ſes diſcours ?
» L'avez-vous offenſé ? Parlez-moi ſans détours :
» Hâtez-vous, diſſipez mes mortelles alarmes.
» Vous vous taiſez, hélas ! je vois couler vos larmes.
Cruel ! ayez pitié des troubles de mon cœur.

ALMANZOR.

Eh ! pourquoi voulez-vous en redoubler l'horreur ?
Rien ne peut déſormais prévenir notre perte ;
De nos triſtes projets la trame eſt decouverte.

FATIME.

O Ciel !...

ALMANZOR.

Il n'eſt pas temps encor de vous troubler,
Il eſt d'autres malheurs qui vous feront trembler.

FATIME.

Que dites-vous ?...

ALMANZOR.

L'ingrat, ſans reſpect pour ma gloire,
Oſe des trahiſons m'imputer la plus noire ;
Je ne ſuis qu'un rebelle au crime abandonné,
Juſqu'à l'aſſaſſinat par l'amour entraîné.

FATIME.

Se peut-il ? juſte Ciel !...

ALMANZOR.

Ce n'eſt pas tout, Madame,
Si vous ne répondez à ſa funeſte flamme ;
Si vous ne couronnez ſes coupables amours ;
S'il n'obtient votre main, c'en eſt fait de nos jours.

FATIME.

Qu'entends-je ? Mais pourquoi ſa barbare injuſtice
Exige-t-elle ainſi ce double ſacrifice ?
Si mon ſang ſuffiſait pour fléchir ſa fureur...

ALMANZOR.

Ah ! quel ſerait mon ſort ! quel ſerait mon bonheur,
Si dans mon propre ſang ſa colère aſſouvie,
Contente de ma mort, reſpectait votre vie !
Mais puiſque du deſtin l'inflexible courroux
Arrache à mon amour un eſpoir auſſi doux...
Puiſque le ſeul moyen que ſa rigueur nous laiſſe...

FATIME.

Arrêtez, c'en eſt trop, reſpectez ma tendreſſe ;
» Ne me propoſez pas de me deshonorer,
» Connaiſſez mieux un cœur qui ſut vous adorer.
» Ah ! ſi c'eſt un tourment affreux, inexprimable,
» De paſſer dans les bras d'un Maître redoutable,
» Pour qui le cœur, toujours déchiré de remords,
» N'a jamais de l'amour ſenti les doux tranſports ;
» Quel ſerait aujourd'hui le ſort de votre Amante,
» Si d'une peur ſervile, eſclave, obéiſſante,
Tandis que mon penchant m'entraînerait vers vous,
Je pouvais me réſoudre à prendre pour époux
Un tyran ſanguinaire, & dont l'amour barbare
De tout ce qui m'eſt cher pour jamais me ſépare ;

Dont

Dont les lâches discours s'efforcent de flétrir
Un Héros qu'il devrait respecter & chérir;
Qui m'offre d'une main le rang d'Impératrice,
Et de l'autre à mes yeux présente le supplice?

ALMANZOR.

Mais, Madame, songez...

FATIME.

Non, je n'entends plus rien;
De grace, épargnez-moi cet horrible entretien;
Voulez-vous, de concert avec la tyrannie,
Contribuer vous-même au malheur de ma vie?
Quel hymen, juste Ciel! quel barbare vainqueur!
Est-ce la foudre en main qu'on triomphe d'un cœur?
Ne me proposez plus un nœud que je déteste.

ALMANZOR.

Le coup, ainsi qu'à vous, m'en deviendra funeste;
Mais la nécessité...

FATIME.

N'autorise jamais
Ce que la vertu met dans le rang des forfaits.
» C'est trop vous alarmer du péril qui me presse.
» De mon malheureux sort laissez-moi la maîtresse,
» Et puisque le destin contre nous irrité,
» S'oppose désormais à ma félicité,
» Promettez-moi, pour prix de mon ardeur sincere,
» Que vous respecterez ma volonté derniere.
» J'aurais voulu, Seigneur, en vous donnant ma foi,
» M'acquitter envers vous de ce que je vous doi.
» J'en atteste le Ciel, & déja votre Amante,
» Se faisait de son sort une image charmante.
» Espoir trop enchanteur, & que mon cœur flatté,
» Pour mon malheur, hélas! n'a que trop écouté,
» Puisqu'un arrêt fatal à mon amour, au vôtre,
» Nous défend désormais d'aspirer l'un à l'autre!
» Mais je ne prétends point que mes faibles appas,
» Au-devant de la mort précipitent vos pas,
» Ni qu'un excès d'amour pour une infortunée,
» Vous fasse partager ma triste destinée.

ALMANZOR.

» Cruelle, eſt-ce donc là ce feu pur & ſacré
» Dont vos tendres diſcours m'ont cent fois aſſuré ?
» Eh ! que m'importe donc une vie odieuſe,
» Qui ſans vous déſormais ne ſaurait être heureuſe ?
» Voulez-vous que, glacé d'une indigne terreur,
» Je démente aujourd'hui le bruit de ma valeur ?
» Irai-je autoriſer l'injurieuſe hiſtoire
» Des bruits dont l'avenir flétrira ma mémoire ?
» Ah ! ſous vos propres coups, puiſqu'il faut expirer,
» Arrachez-moi le jour ſans me deshonorer.
Eh ! quoi, mon déſeſpoir n'alarme point votre ame ?
Vous recherchez la mort, & moi j'y cours, Madame ;
Et puiſqu'il faut du ſang à mon perſécuteur,
Du moins des premiers coups j'obtendrai la faveur.

FATIME.

Ah, cruel ! arrêtez...

ALMANZOR.

Retirez-vous, barbare,
Et n'accuſez que vous du ſort qu'on nous prépare ;
Vous ſeule contre moi, prompte à vous déclarer,
Précipitez le coup qui va nous ſéparer.
» Eh bien, Madame, il faut aſſouvir votre haine ;
» Ceſſez de m'aſſurer d'une tendreſſe vaine ;
» Dites, dites plutôt que jamais votre cœur
» N'a reſſenti pour moi qu'une invincible horreur.
Que vous me déteſtez !...

FATIME.

O Ciel ? par quel outrage
Ai-je donc mérité cet horrible langage ?
» Ces larmes que je verſe, avez-vous pu penſer
» Qu'un eſpoir criminel me les ait fait verſer ?
» Quel ſort eſt donc le mien ! Quand mon bonheur ſu-
prême
» Eſt de m'entretenir ſans ceſſe avec moi-même,
» De vous, de vos bienfaits en tous lieux répandus,
» De vanter en tous lieux l'éclat de vos vertus,
» Je ſuis une parjure, & dont l'ingratitude
» Se fait de vous tromper une perfide étude !

» Ah! lorſque vous couriez affronter un danger,
» Que ma tendre amitié ne pouvait partager,
» Si vous aviez ſenti quelles rudes alarmes
» M'inſpiraient les haſards & les malheurs des armes;
» Si votre amour, ingrat, avait pu concevoir
» Quel était de mon cœur le mortel déſeſpoir,
» Quand la terreur offrait à mon ame tremblante,
» D'un amant expiré la peinture effrayante;
» La nuit, la ſombre nuit me trouvait dans les pleurs,
» Et l'aurore naiſſait ſans calmer mes douleurs.
» Vous ſeul vous diſſipiez les mortelles atteintes
» Qui livraient mon amour à d'éternelles craintes,
» Lorſque des coups du ſort garanti par les Cieux,
» Un retour triomphant vous rendait à mes vœux;
» Que ſur ce front brillant des rayons de la gloire,
» J'attachais les lauriers cueillis par la victoire.
» Mais non, jamais en proie aux maux que je reſſens,
» Vous n'avez partagé mes tendres ſentimens.
» Abſent, & loin des yeux d'une Amante attendrie,
» Vous prodiguiez des jours où j'attachais ma vie;
» Et c'eſt vous dont la bouche oſe encor m'accuſer,
» De trahir mes ſermens, & de vous mépriſer!
» Ce qui ſerait d'amour une marque certaine,
» Eſt pour vous ſeul, ingrat, une marque de haine!
» Je ſuis bien malheureuſe! Eh! qu'ai-je fait au Ciel
» Pour m'accabler ainſi d'un courroux éternel?
» Hélas! je n'aſpirais qu'au bonheur de vous plaire;
» Je voyais en dédain le reſte de la terre,
» Et j'aurais, avec vous, préféré d'humbles toits,
» A l'appareil pompeux qui ſuit les plus grands Rois.
» Mais vous regretteriez le bonheur d'une Amante,
» Et ſon malheur certain eſt tout ce qui vous tente.
Eh bien, courez, volez au-devant du trépas;
Mon amour outragé ne retient plus vos pas;
Mais ſachez que la mort qui vous eſt aſſurée,
A peine de vos jours tranchera la durée,
Que mon bras à l'inſtant, tourné contre mon ſein,
Affranchira mes jours d'un pouvoir inhumain.
Mais quoi! vous ſoupirez, & craignez de répondre!

Vous détournez les yeux, & ſemblez vous confondre!
Vous doutez de mon cœur, vous doutez de ma foi!

ALMANZOR, *ſe jettant à ſes pieds.*

Eh bien, puiſqu'il eſt vrai que vous brûlez pour moi,
Au nom de cet amour, rendez-vous à mes larmes.
(*Se relevant avec ſeu.*)
Mais que dis-je? Calmez ces frivoles alarmes;
Puiſque d'amour pour moi ton cœur eſt embraſé,
Que m'importent les feux d'un rival mépriſé?
Pardonne les fureurs de mon ame attendrie;
L'amour les enfanta, que l'amour les expie.
Ton amant enflammé par tes divins appas,
A ſa vaine grandeur ne te cédera pas;
Qu'il porte ailleurs ſes vœux, & qu'ailleurs il ſoupire;
Mais qu'il reſpecte un cœur qui pour moi ſeul reſpire.
D'une puiſſance injuſte il faut nous affranchir;
Quels que ſoient les dangers, je ſaurai les franchir.

SCENE IV.

ALMANZOR, FATIME, ORCAN, QUELQUES SOLDATS.

ORCAN.

SEigneur, quelques amis, qui marchent à ma ſuite,
Viennent de ce Palais ſeconder votre fuite.

ALMANZOR.

Ami, veille en ces lieux, je cours ſauver ſes jours,
Et ſûr de vaincre, après je vole à ton ſecours....
(*à Fatime.*)
Marchons, puiſque ton ame, à mes jours enchaînée,
Préfère le trépas à ce lâche hyménée;
Avançons hardiment, ſuis mes pas. Cette main
Sur des monceaux de morts va t'ouvrir un chemin.

SCENE V.

L'EMPEREUR, ORCAN, OSMIN, GARDES.

L'EMPEREUR.

(*A Osmin.*) (*A ses Gardes.*)

O Ciel! que m'as-tu dit?... Gardes, qu'on le saisisse;
Qu'il soit chargé de fers... Arrêtez sa complice;
Qu'elle soit à l'instant présentée à mes yeux...
Vengeance, précipite un transport furieux!..

ORCAN.

Seigneur, vous le voyez...

L'EMPEREUR.

Oui, je vois que le traître,
Trop indigne, en effet, des bontés de son maître,
Quand je dois n'écouter que mon ressentiment,
Trouve encor dans mon cœur un Dieu qui le défend.
Vainement contre lui j'excite ma colere;
Je le traite en coupable, & le chéris en pere.
Je ne sais quel remords, à mon cœur attendri,
Fait sourdement entendre un lamentable cri.

ORCAN.

Et d'où vous vient, Seigneur, cette crainte frivole?

L'EMPEREUR.

Regarde dans quels lieux tu veux que je l'immole...
Il semble que ces murs, témoins de ses exploits,
Contre mes cruautés vont élever la voix.



SCENE VI.

L'EMPEREUR, ACTEURS PRÉCÉDENS, GARDES, FATIME.

FATIME.

AH! Seigneur, permettez qu'à vos pieds je déploie
Les mortels déplaisirs où mon ame se noie.
Je ne me plaindrai point que sans me consulter,
De l'espoir d'un retour vous vous laissiez flatter;
Qu'abusant de vos droits, vous commandiez en maître,
Un amour que vos soins auraient dû faire naître.
Je connais trop le prix du rang que vous m'offrez;
Ce rang inattendu, ces biens inespérés,
Ne sont pas impuissans sur une ame flexible,
Et ma reconnaissance est un tribut sensible,
Qui doit auprès de vous m'acquitter pleinement;
Mais je ne puis payer d'un autre sentiment
Les bontés que sur moi votre main veut répandre;
Et si de vous, Seigneur, je puis encor l'attendre,
J'ose vous conjurer de ne pas me dicter
Des sermens que mon cœur ne saurait adopter.
Je demande la mort, mon refus la mérite;
Mais si je respectais la loi qui m'est prescrite
Par l'Amant que l'on veut me forcer à trahir,
Vous verriez dès ce jour tous vos vœux s'accomplir.

L'EMPEREUR, *froidement.*

Tant de reconnaissance a lieu de me surprendre;
A cet étrange effort je n'ai pas dû m'attendre;
Je sais quel prix je dois au rival généreux,
Dont la tendre amitié s'intéresse à mes feux...
(*Vivement.*)
Mon cœur n'est point ingrat... Allez, rentrez, Madame;
Je ne vous presse plus de souscrire à ma flamme;
Et quand il sera temps de fixer vos destins,
Je vous ferai savoir mes ordres souverains...

SCENE VII.

L'EMPEREUR, ORCAN, GARDES.

L'EMPEREUR.

TOi, de ton zèle, ami, reçois la récompenſe ;
Je remets en tes mains le deſtin de Biſance.
Muni de mon pouvoir, ſuivi de mes ſoldats ;
Va venger ton affront, va venger mes Etats.
Je dois à ta vertu le jour que je reſpire,
Et je veux te devoir le ſalut de l'Empire.

SCENE VIII.

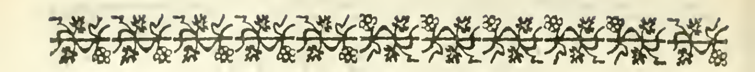
ORCAN, OSMIN.

ORCAN.

ENfin, grace à mes ſoins, tout ſuccède à mes vœux ;
Théopompe ſéduit par un menſonge heureux,
Détourne ſes regards du piège où je l'attire ;
Mais le ſort peut changer tant qu'Almanzor reſpire.
Pour mieux frapper le coup dont ma grandeur dépend,
Allons de ſon trépas précipiter l'inſtant.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

L'EMPEREUR, ORCAN, OSMIN.

L'EMPEREUR.

J'Ai pesé vos raiſons, je n'y puis condeſcendre;
D'un reproche ſecret j'ai peine à me défendre.
Quelque ſoit ſa fureur, ſes ſervices paſſés,
Par ſon offenſe, ami, ne ſont point effacés.
Je ne puis prononcer cet ordre ſanguinaire;
Je ſens à ſon aſpect un trouble involontaire.
Je crains d'être réduit, ſi j'oſe l'immoler,
A regretter le ſang que j'aurai fait couler.

ORCAN.

Seigneur, ainſi que vous, une terreur ſecrète,
Me trouble en ſa faveur, m'attendrit, m'inquiète.
Tout coupable qu'il eſt, je n'ai point oublié
Que je lui fus uni par la tendre amitié;
Sur-tout de ſes bienfaits mon ame confondue,
Ne peut, ſans friſſonner, en fixer l'étendue.
Au ſupplice pour lui vous me verriez courir,
Si par là j'eſpérais pouvoir vous acquérir
Un ami véritable, un appui ſtable & ferme;
Mais s'il faut qu'aujourd'hui votre haine renferme
Des mécontentemens qui devraient éclater,
Je crains, je l'avouerai, qu'il n'oſe exécuter
L'horrible trahiſon que ſa rage a tiſſue;
Vous-même, croyez-moi, prévenez-en l'iſſue.
Le peuple le chérit, il en eſt révéré;

Et

Et parmi les ſoldats dont il eſt adoré,
Des plus ſéditieux la licence hardie
Pourrait de la révolte allumer l'incendie.
Alors, mais vainement, vous voudrez l'étouffer;
D'un obſtacle ſans force il ſaura triompher.
Autour de ſa priſon une foule attirée,
Pour le ſauver, Seigneur, peut en forcer l'entrée.
Je les ai vu frémir, & ce ſoulevement...

OSMIN.

Oui, Seigneur, on murmure aſſez ouvertement;
Le peuple mutiné laiſſe échapper des plaintes;
Et s'il faut m'expliquer librement & ſans feintes,
Je ne vous cache pas que l'indignation
Souffle déja les feux de la ſédition.
Si vous laiſſez, Seigneur, ſon audace impunie,
Vous êtes-vous flatté que lui-même il oublie,
Qu'au ſéjour des forfaits par votre ordre plongé,
Il s'eſt vu de vos fers honteuſement chargé?
Pour moi je crains, Seigneur, que la main qui la flatte,
A de nouveaux forfaits n'invite une ame ingrate.

L'EMPEREUR.

Mais ſi de ſon trépas je prononce l'arrêt,
De ſon ſupplice, Oſmin, ſi j'ordonne l'apprêt,
Ce peuple audacieux qui pour lui s'intéreſſe,
Pourrait venger...

ORCAN.

S'il meurt, ce vain tumulte ceſſe.
Ils entendront, Seigneur, avec ſoumiſſion,
L'irrévocable arrêt de ſa proſcription;
Mais ſi vous différez ce triſte ſacrifice,
S'il faut que votre cœur vous-même vous trahiſſe;
Le peuple alors croira qu'il s'eſt fait redouter,
Et j'appréhende...

L'EMPEREUR.

Eh bien, il pourra m'en coûter!
Un noir preſſentiment m'importune & m'afflige;
J'y conſens malgré moi, mais l'intérêt l'exige.
Toi, tandis que je vais diſpoſer de ſon ſort,
D'un ennemi puiſſant va repouſſer l'effort.

SCENE II.

FATIME, L'EMPEREUR, GARDES.

FATIME.

AH! Seigneur, arrêtez...

L'EMPEREUR.

Sortez de ma préſence...

FATIME.

Daignez...

L'EMPEREUR.

Il n'eſt plus temps. La voix de la clémence,
Et pour vous & pour lui s'eſt fait entendre aſſez ;
Puiſqu'il faut me venger, puiſque vous m'y forcez,
Je paierai vos dédains. Vous avez cru, peut-être,
Que d'inutiles pleurs fléchiraient votre Maître ?
Eh bien, que déſormais vos yeux déſabuſés
Frémiſſent des malheurs que vous aurez cauſés.
Suivez mes pas ; je veux que votre front pâliſſe
A l'aſpect des tourmens qu'il eſt temps qu'il ſubiſſe.
Venez, dis-je...

FATIME.

Ah ! Seigneur, pour fléchir ce courroux,
Commandez. Que faut-il ?...

L'EMPEREUR.

M'accepter pour époux ;
Me ſuivre dans le temple, & par un prompt hommage,
D'un refus obſtiné réparer tout l'outrage ;
Me jurer...



SCENE III.

ACTEURS PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

PAraiſſez, Seigneur, ou déſormais,
Argant, ſuivi des ſiens, entre dans ce Palais...
Et bientôt...

L'EMPEREUR.

Allons donc les voir & les confondre.
Toi, veille ſur Fatime, & ſonge à m'en répondre.

SCENE IV.

FATIME, GARDES.

FATIME.

TEl eſt donc du deſtin l'ordre capricieux!
Il place au rang des Rois ces mortels faſtueux,
Qui, nés pour le malheur des enfans de la terre,
Ne ſe montrent jamais qu'armés de leur tonnerre;
Tandis que la vertu, ſouvent ſans dignité,
Rentre dans la pouſſiere & dans l'obſcurité.
Mais, que dis-je? un Héros, défenſeur de l'Aſie,
Va périr dans la honte & dans l'ignominie!
Peut-être au moment même... Ah! cruels, arrêtez
Un inſtant... ſuſpendez... mais les coups ſont portés...
Rien n'a pu prévenir ſa perte trop certaine.
O monſtre que l'enfer enfanta dans ſa haine!
Puiſſe le Ciel vengeur, ébranlé par mes cris,
Tomber & t'écraſer ſous ſes vaſtes débris!

Que l'accent du remords dans ton cœur retentiſſe!
Que l'enfer réuni s'arme pour ton ſupplice!
Et que ſes feux brûlans, allumés dans ton ſein,
Vengent un jour le ſang qu'aura verſé ta main!
Vains tranſports! Le Ciel même, inſenſible à mes peines...

SCENE V.

ALMANZOR, FATIME, CRISPE, GARDES, PEUPLE, SOLDATS.

ALMANZOR, *aux Gardes.*

LAches, diſparaiſſez. Qu'on les charge de chaînes.

FATIME.

Que vois-je? Juſte Ciel! en croirai-je mes yeux?
Par quel coup du deſtin Almanzor en ces lieux?
Mon cœur, mon triſte cœur peut-il goûter la joie....

ALMANZOR.

Oui, Madame, c'eſt moi que le Ciel vous renvoie;
Qui ſeul, loin de vos yeux, & pleurant votre ſort,
Attendais dans les fers qu'on m'apportât la mort.

(*En montrant Criſpe.*)

Mais cet ami, ſuivi d'une vaillante eſcorte,
De ma priſon profonde a renverſé la porte;
Il a briſé les fers dont un Rival jaloux
Avait chargé ces mains qui vont s'armer pour vous.
Il m'a rendu ce fer, inſtrument de ma gloire,
Et qui va devenir celui de ma victoire.
Très ſûr du ferme appui que je viens vous offrir,
Votre cœur à l'eſpoir peut déſormais s'ouvrir.

(*Au Peuple.*)

O vous, à qui je dois ma liberté, ſa vie,
Veillez ſur le dépôt qu'Almanzor vous confie;
Je la laiſſe en vos mains. Livrez au fer vengeur
Quiconque prétendrait, en ſa lâche fureur,

Porter ſur mon Amante une main criminelle.
(*A Criſpe & aux ſoldats.*)
Et nous, volons, amis, où l'honneur nous appelle...

SCENE VI.

FATIME, PEUPLE.

FATIME.

Quel eſt ce changement que je n'oſais prévoir,
Que mon eſprit encore a peine à concevoir?
Eſt-ce lui qui me quitte, & qui m'a délivrée
De ces monſtres cruels dont j'étais entourée?
Mais pourquoi me quitter? Où porte-t-il ſes pas?
Ciel! prête-lui ta foudre au milieu des combats!
Venge-le, venge-toi; ſa gloire eſt ton ouvrage;
En flétriſſant ſon nom, c'eſt toi que l'on outrage.
Mais, quoi, je le connais. Sans doute il va venger
Celui qui dans ſon ſang brûle de ſe plonger.
Ah! ſi d'un tel effort la grandeur héroïque
Fléchiſſait d'un Tyran la rigueur politique!
Mais un nouveau ſervice, aux yeux d'un Prince ingrat,
Tient lieu trop fréquemment d'un nouvel attentat...
Tu vivrais pour Fatime! . Ah! je n'oſe y prétendre.
Mais quels cris redoublés ſe font ſoudain entendre?...



SCENE VII.

FATIME, ZAIDE, PEUPLE.

FATIME.

QUe fait-il ? l'as-tu vu ? ſais-tu quel eſt ſon ſort ?
Parle, éclaircis mon trouble...

ZAIDE.

Ah ! Madame, Almanzor...

FATIME.

Eh bien, reſpire-t-il ?...

ZAIDE.

Vous l'allez voir paraître ;
Plus digne d'être aimé, plus grand s'il pouvait l'être...
Sous les dehors du zèle Orcan nous trahiſſait ;
Au pouvoir des vainqueurs ſa fuite nous livrait.
J'ai vu le fier Argant, ſuivi de ſes cohortes,
Renverſer par le fer l'obſtacle de nos portes ;
Et la flamme à la main, animant ſes ſoldats,
Vers les murs du Palais s'avancer à grands pas.
L'Empereur, qui des ſiens veut arrêter la fuite,
Au devant des dangers vole & ſe précipite ;
Soudain pas ſes ſoldats il ſe trouve aſſiégé.
Commène, par Orcan, dans ce crime engagé,
Sur ſon frere à l'inſtant s'élance avec furie ;
Le Roi l'attend, le frappe, & le jette ſans vie ;
Mais preſſé par les ſiens, entouré d'ennemis,
Il allait ſuccomber ſous leurs coups réunis,
Quand ſoudain mille cris, dont tremble le rivage,
De tous les combattans ont glacé le courage.
J'apperçois Almanzor ; il fond ſur les mutins ;
L'éclair eſt dans ſes yeux, la foudre eſt dans ſes mains ;
Il vole à l'Empereur ; au torrent qui l'accable,

Oppoſe de ſon corps le mur inébranlable.
Orcan, le lâche Orcan, & ſon complice affreux;
N'oſent braver la mort prête à fondre ſur eux;
La fuite les dérobe au coup qui les menace.
Argant, le ſeul Argant, plein d'une vaine audace;
Marche vers l'ennemi qui s'oppoſe à ſes coups.
» Viens, ſuperbe Almanzor; viens, dit-il, c'eſt à nous
» A terminer ici les combats & la guerre;
» Viens recevoir le prix d'une ardeur téméraire.
Vous euſſiez vu ſoudain ces deux fiers combattans;
S'élancer l'un ſur l'autre auſſi prompts que les vents.
A ce ſpectacle affreux les aſſiſtans frémiſſent,
De leurs coups redoublés les échos retentiſſent;
Tous les divers tranſports dont ils ſont animés,
Se peignent tour à tour dans leurs yeux enflammés:
Mais bientôt ſe livrant à toute ſa colere,
Le terrible Almanzor preſſe ſon Adverſaire;
Il l'atteint, il le frappe, & l'homicide acier,
Dans ſon ſang odieux ſe baigne tout entier.

FATIME.

Enfin il eſt vainqueur! Ennemis de ſa gloire;
Venez le contempler au ſein de la victoire.
Eclatez, mes tranſports! & que tout l'univers
Adore le Héros que je tiens dans mes fers.



SCENE VIII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, L'EMPEREUR, ALMANZOR, GARDES, PEUPLE, GUERRIERS.

L'EMPEREUR, *tenant Almanzor par la main.*

NE craignez plus, Madame, une injuſte puiſſance;
Je ne viens point, armé des traits de la vengeance,
Forcer votre penchant, que je n'ai pu domter,
A trahir un Amant que je dois reſpecter.
J'opprimais la vertu ſur la foi d'un coupable.
Hélas! ſouvent des Rois c'eſt le ſort déplorable.
(*A Almanzor.*)
Mais c'eſt par ſes exploits, loin de s'humilier,
Qu'un Héros tel que vous ſait ſe juſtifier.
(*A Fatime.*)
De mon amour pour lui, ſincere & ſans partage,
Madame, dès ce jour, ſoyez le premier gage.
Après un tel effort, vous jugez ſi mon cœur
A banni les ſoupçons & la haine...

SCENE IX.

ACTEURS PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SEigneur,
Un calme plus heureux ſuccède à nos alarmes.
Le reſte des mutins vient de rendre les armes.

Oſmin

Ofmin & fon complice, atteints par vos foldats,
Ont de leur fang impur payé leurs attentats.
Mais fur Orcan, Seigneur, j'ai trouvé cette lettre,
Et j'ai cru qu'en vos mains je devais la remettre....

L'EMPEREUR.

Quels fentimens confus s'élevent dans mon cœur!
(*Il lit.*)
D'où vient que je friffonne?... » Arbache à l'Empereur.
» Je touche à mon heure derniere;
» J'expire avec mon fils en combattant pour vous.
» La mort, en terminant ma pénible carriere,
» N'a point fur votre fils étendu fon courroux;
» Ce bonheur me confole au moment où j'expire:
» Sous le nom d'Almanzor...
O mon fils! quel délire
M'armait contre un Rival fi cher à mes fouhaits!
Qu'il eft doux à mes yeux, après tant de regrets,
De te voir à l'Empire élevé par la gloire,
Et déja couronné des mains de la victoire!

ALMANZOR.

Ah! Seigneur, pardonnez à mes égaremens;
Pardonnez mes fureurs & mes emportemens.
Mon ame, à votre afpect, interdite, confufe.....
Mais l'amour dans fes yeux a gravé mon excufe.
Si la peur de la perdre égara ma raifon,
Le remords doit d'un pere obtenir mon pardon.

L'EMPEREUR.

Que tout foit oublié... Vingt fois de la nature,
Dans mon cœur attendri, j'ai fenti le murmure;
Et quand l'amour jaloux m'armait contre ton fein;
Toujours un Dieu plus fort a retenu ma main...
(*A Crifpe.*)
» Toi, qui contre mes loix heureufement rebelle,
» M'épargnes les remords d'une action cruelle;
» Vertueux Courtifan, retiens auprès de moi
» Le rang & les honneurs qu'ont mérité ta foi.
(*A Fatime.*)
» Je ne fuis plus furpris, Madame, que votre ame

» Ait conçu pour mon fils une si belle flamme;
» Tant de vertus avaient le droit de vous charmer;
» Et ce Héros sans doute a dû se faire aimer.
Trop heureux mille fois, en perdant ce que j'aime,
De pouvoir vous céder à cet autre moi-même.
Venez, que l'amitié, la nature & l'amour,
Dans ce jour fortuné, triomphent tour à tour.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, *Almanzor*, Tragédie en vers & en cinq Actes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 8 Avril 1771.

CRÉBILLON.